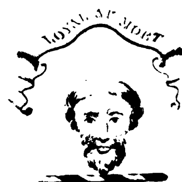
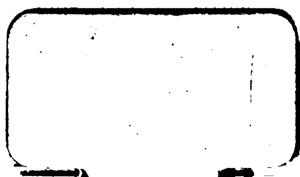
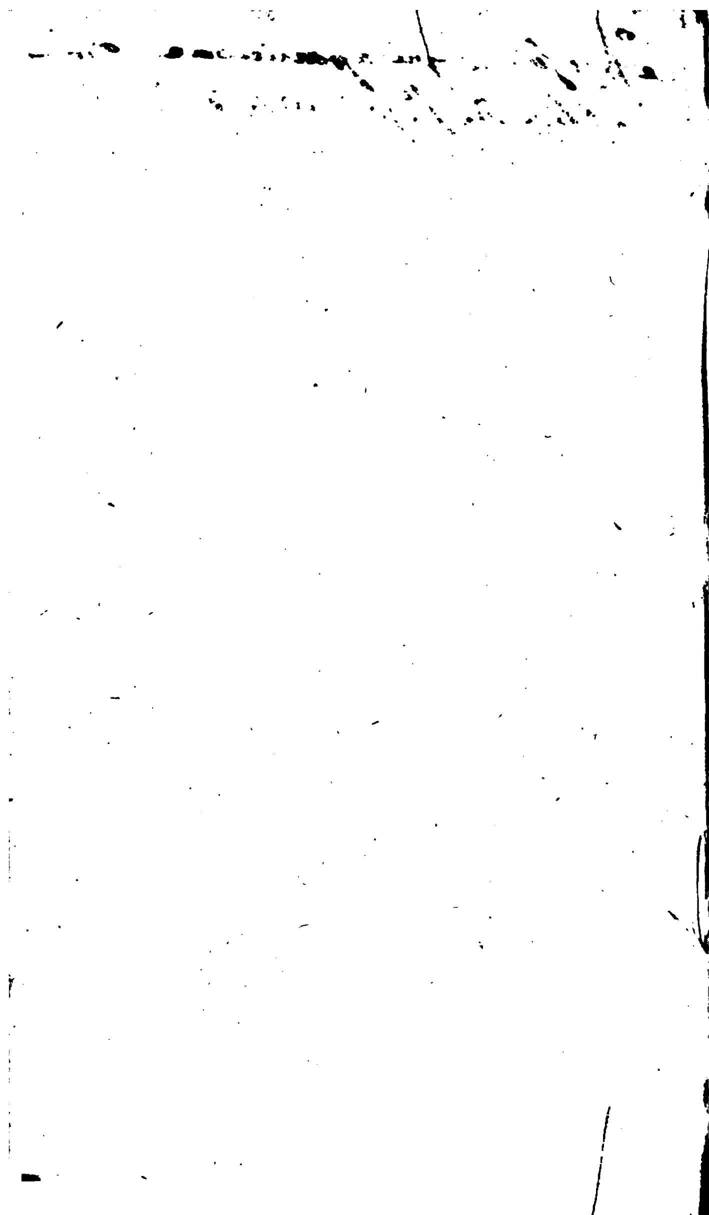
10/-



G. W. F. Gregory



Ce present Livre apartient a Moy
Liolchan de S.to Joüan fils



Pöllnitz, Karl Ludwig

HISTOIRE SECRETTE DE LA DUCHESSE D'HANOVER,

EPOUSE

DE GEORGES PREMIER,

ROI DE LA GRANDE BRETAGNE.

LES MALHEURS DE CETTE INFORTUNE'E PRINCESSE. SA PRISON AU CHATEAU D'ALHEN OU ELLE A FINI SES JOURS; SES INTELLIGENCES SECRETTES AVEC LE COMTE DE KONIGSMARCK, ASSASSINE' A CE SUJET.

A LONDRES,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M DCC XXXII.



HISTOIRE SECRETTE
DE LA
DUCHESSE
D'HANOVER.

SI les faveurs de la fortune êtoient une marque certaine du mérite de ceux à qui elle les prodigue, toute l'Allemagne auroit peut-être vû avec moins de ſurpriſe, la fille d'un Gentilhomme François devenir l'épouſe d'un de ſes plus grands Princes. Mais comme elle répand ſes bienfaits ſans diſcernement & ſans choix ; les Allemands qui ne connoiſſoient pas les vertus de Mademoiſelle d'Olbreuſe, * blâmérent d'abord le Duc de Zell d'avoir preféré aux Princeſſes du Pais, une fille que le hazard avoit conduite en Allemagne, à la ſuite de la Princeſſe de Tarante qui s'étoit retirée de France, pour cauſe de Religion.

* Elle étoit fille d'un Gentilhomme du Poitou.

Ce fut en Hollande, à Breda; où le Duc de Zell vid Mademoiselle d'Olbreuse pour la premiere fois. Elle étoit alors à la fleur de son âge, & d'une figure à inspirer facilement de l'amour: Mais si les charmes de sa personne la distinguoient du commun, les belles qualitez de son ame achevoient de lui gagner les cœurs.

Vertueuse, jeune & belle comme étoit Mademoiselle d'Olbreuse, il n'y avoit que sa naissance seule qui la rendit inférieure au Duc de Zell: Mais cette considération ne fut pas capable d'empêcher ce Prince de lui offrir la main qu'elle refusa d'abord, en lui representant qu'il ne devoit pas s'abandonner à la vivacité d'une passion dont il pourroit se repentir.

Ce discours, au lieu de faire changer de dessein au Duc, ne fit qu'augmenter son estime & sa tendresse pour Mademoiselle d'Olbreuse, & il ne balança point à l'épouser. Elle ne prit pourtant pas dès lors le titre que son rang lui donnoit *, &

* Suivant l'ancien usage de l'Empire, le titre de Princesse est interdit à toutes autres qu'aux Princesses de naissance, à moins d'une grace particuliere de l'Empereur.

& ce ne fut que quelques années après son mariage, que l'Empereur Leopold la reconnut en qualité de Duchesse de Zell, malgré les brigues & les opositions d'Ernest Auguste, Electeur d'Hanover, frere du Duc de Zell, qui mit tout en usage pour parer ce coup.

Ce Prince étoit doublement irrité contre son frere : D'un côté, il regardoit l'alliance qu'il venoit de contracter comme une honte pour leur Maison ; & de l'autre, il ne pouvoit oublier la promesse que le Duc de Zell lui avoit faite de ne se point marier. D'ailleurs, étant le plus proche héritier du Duc de Zell ; les enfans de Mademoiselle d'Olbreuse étant exclus, par les Loix du Païs, de la succession de leur Pere, tant que leur Mere ne seroit pas déclarée Princesse ; l'Electeur d'Hanover avoit un intérest sensible pour s'oposer à une déclaration qui lui étoit si préjudiciable : Mais l'Empereur crut devoir cette faveur au Duc de Zell, en reconnoissance du secours que ce Prince lui avoit envoyé peu auparavant contre les Turcs.

La Duchesse de Zell n'ayant plus rien à desirer du côté de la Grandeur, ne songea

gea plus qu'à se conserver le cœur de son époux, & à contribuer au bonheur de ses Sujets. Les Peuples du Duché de Zell, sensibles aux bontez de leur Souveraine, ne cessoient de faire des vœux au Ciel pour en obtenir un Prince héritier d'une Princesse si accomplie; mais ce fut ce qui manqua à leur bonheur & à la fortune de la Duchesse. Elle n'eût qu'une fille qui fût la plus belle & la plus malheureuse Princesse de son tems.

Cette Princesse ne fut pas plûtôt en âge d'être mariée, qu'elle se vit recherchée par les plus grands Princes de l'Europe. Le Duc & la Duchesse de Zell furent quelque-tems sans pouvoir se déterminer sur leur choix; mais enfin le Prince héréditaire de Wolffenbuttel leur proche parent, eut la préférence sur ses concurrens.

Des raisons d'Etat firent différer quelque-tems la conclusion de ce Mariage, & ce retardement fut la source de tous les malheurs de la Princesse.

L'Electeur d'Hanover ne pût voir sans une extrême jalousie, l'union prochaine de sa Niéce avec le Prince de Wolffenbuttel, dont il regardoit le Pere comme

son ennemi. Il y fut d'autant plus sensible, qu'il avoit songé lui-même depuis long-tems à faire la demande de la Princesse pour le Prince Georges son fils; & n'avoit été retardé dans ce dessein que par considération pour l'Electrice sa femme, qui, fiere de sa naissance, étant fille de Frederic Electeur Palatin, Roi de Bohême, avoit toûjours regardé la fille de la Duchesse de Zell comme un parti indigne de son fils. Mais l'Electeur prévoyant que l'alliance que le Duc de Zell méditoit, porteroit préjudice à ses légitimes prétentions sur le Païs de Zell, sçut si bien representer à l'Electrice que les véritables intérêts de leur Maison, demandoient que le Prince Georges épousât la Princesse sa cousine, qu'il l'y fit enfin consentir, & lui persuada même de se charger de cette négociation.

Personne, en effet, n'étoit plus propre que cette Princesse à la faire réüssir. Elle possédoit dans un degré éminent toutes les qualitez d'un habile Ministre, & quoiqu'elle eût témoigné un extrême mépris pour la Duchesse de Zell; néanmoins par une bizarrerie assez singuliére, elle s'étoit toûjours conservé beaucoup d'ascendant sur l'esprit du Duc.

 Le

Le départ de l'Electrice fut si précipité, que le Prince de Wolffenbuttel & le Duc de Zell lui-même n'en pûrent être informez ; c'étoit alors dans les plus grands jours de l'Eté ; & comme Hanover où l'Electeur faisoit sa résidence, n'est éloigné de Zell, que de dix heures de chemin, l'Electrice étant partie à l'entrée de la nuit, y arriva avant le lever du Soleil ; & se faisant un plaisir de surprendre le Duc de Zell, elle se fit conduire (sans permettre qu'on l'annonçat) dans l'apartement de la Duchesse où on lui dit qu'il étoit.

Le Duc & la Duchesse ne furent pas peu surpris de se voir éveiller par l'Electrice. Cette Princesse s'étant assise du côté du Duc, lui fit ses excuses en Allemand : elle sçavoit que cette Langue n'étoit point entenduë de la Duchesse, ainsi elle entra librement en matiére. Elle lui déclara le sujet qui l'amenoit à Zell, & lui représenta que le Prince Georges étant fils de l'Electeur son frere, & par conséquent son plus proche héritier, il sembloit avoir de plus justes prétentions que tout autre à l'union de la Princesse. Que cette alliance, en assurant la fortune du Prince Georges & de la Princesse de Zell, établiroit

roit en même-tems celle de la Duchesse de Zell, en cas qu'elle eût le malheur de devenir veuve; puisqu'il trouveroit un Gendre dans l'héritier légitime du Duché de Zell: Que la sureté de ses Peuples s'y trouveroit, étant menacez d'une cruelle Guerre, si le Prince de Wolffenbuttel se prévalant du mariage de la Princesse, venoit a former quelques prétentions sur ce Duché, contraires aux justes droits du Prince Georges. Enfin, elle sçût si bien se prévaloir du talent persuasif qu'elle avoit reçû de la nature, que le Duc de Zell s'engagea dés ce premier entretien, à retirer sa parole donnée au Prince de Wolffenbuttel, & promit sa fille au Prince Georges.

La Duchesse de Zell étoit en d'étranges inquiétudes sur le sujet de la conversation de son Epoux & de l'Electrice; elle se doutoit bien qu'elle devoit rouler sur des affaires secrettes dont on vouloit lui faire un mystére, puisqu'on affectoit de parler une langue qui lui étoit inconnuë. Elle ne put résister à son impatience; & interrompant le Duc, elle lui demanda le sujet de la venuë de l'Electrice: Mais le Duc qui avoit toûjours eu pour elle une

complaisance sans bornes, en manqua en cette occasion. L'Electrice qui ne vouloit point faire l'honneur à la Duchesse de lui demander son consentement, exigea du Duc, dès le commencement de son discours, qu'il ne feroit rien connoître à la Duchesse sa femme, de ce qu'elle alloit lui proposer, qu'après qu'il lui auroit donné une réponse décisive. La Duchesse fut donc obligée de vaincre son impatience, & d'attendre pour s'éclaircir que l'Electrice se fût retirée. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'elle aprit la nouvelle résolution de son Epoux ? Elle fit des réflexions affligeantes sur le peu de cas que l'Electeur & l'Electrice d'Hanover avoient toûjours fait d'elle, ce qui ne lui donnoit pas lieu d'attendre de leur fils un traitement plus favorable. Un pressentiment secret, fortifié par la connoissance qu'elle avoit que le Prince George étoit épris d'une Dame d'Hanover, lui faisoit regarder ce Mariage comme ne pouvant être que funeste à la Princesse : Elle employa les larmes & les prieres pour détourner le Duc du dessein où elle le voyoit de sacrifier sa fille à des raisons d'état, & lui representa le tort qu'il se

feroit

feroit en violant la parole qu'il avoit donnée au Prince de Wolffenbuttel; mais toutes ces considérations ne purent empêcher le Duc de préferer le bien de ses Sujets au bonheur de sa fille. La Duchesse le trouva inexorable, & ce Prince qui avoit eû jusqu'alors une déférence entiere pour ses avis, n'en montra aucune dans une circonstance aussi délicate, & où il auroit dû le moins en manquer, tant pour son propre repos, que pour celui de la Duchesse & de sa fille.

Tandis que la triste Duchesse de Zell s'affligeoit de se voir si peu de pouvoir sur l'esprit du Duc son mari, l'Electrice dépêcha un Courier à l'Electeur, pour lui donner part du succès de sa négociation; elle demanda en même tems le Prince Georges qui ne tarda pas d'arriver à Zell, avec un cœur plus sensible aux espérances de la succession de son oncle, que ce mariage lui assuroit, que touché de la beauté & des graces de la Princesse sa cousine. Le mariage fut célébré peu de jours après, avec autant de pompe que le permit le peu de tems qu'on avoit eû pour s'y préparer. Les deux Epoux y parurent dans un éclat, qui

qui leur attira l'admiration & les aplaudissemens des spectateurs. La Princesse étoit dans tout le brillant de la beauté ; ses actions étoient pleines de douceur & de modestie ; son air étoit noble & grand ; mais ses charmes, tous relevez qu'ils étoient par une riche parure, n'empêchoient pas que l'on ne remarquât en elle un fond de mélancolie, dont elle n'étoit pas la maîtresse, & qui faisoit assez connoître qu'elle alloit à l'Autel bien plus par obéïssance que par inclination.

Le Prince Georges avoit naturellement l'air froid & réservé, mais sa froideur parut plus que jamais en cette occasion, où son cœur préoccupé des charmes de sa Maîtresse, * ne pouvoit avoir que de l'indiférence pour tout ce qui n'étoit point elle.

Le Duc & la Duchesse de Zell s'aperçûrent plus que personne du peu de simpathie qui paroissoit entre les deux Epoux. Comme ils aimoient leur fille, ils en furent vivement touchez ; & dans cette auguste Assemblée il n'y eut que l'Electrice d'Hanover qui parut satisfaite, & qui s'aplaudit de son ouvrage. Le

* La Sœur de la Comtesse de Platen.

Le Prince & la Princesse, peu de jours après leur mariage, furent avec l'Electrice à Hanover, où l'Electeur leur fit une magnifique réception.

L'ambition & la galanterie étoient alors l'ame de la Cour d'Hanover, & occupoient également les hommes & les femmes. Les Dames avoient tant de part au Gouvernement, que l'amour étoit toûjours mêlé aux affaires, & les affaires à l'amour: personne n'y étoit oisif; & l'on étoit sans cesse occupé de plaisirs ou d'intrigues; aussi cette Cour étoit-elle regardée comme une des plus brillantes Cours de l'Allemagne après celle de l'Empereur. L'Electeur étoit affable, gracieux & de facile accès, toûjours magnifique & généreux; son air étoit grave, noble, plein de douceur & de majesté.

L'Electrice étoit toute digne d'un si grand Prince, & on n'a jamais vû tant d'heureux talens réünis dans une même Princesse. Née durant les adversitez du Roi de Boheme son pere, elle n'avoit point été êlevée dans cette pompe qui ébloüit quelquefois assez les Princes, pour les rendre insensibles à toute autre chose qu'à leur grandeur. Les disgraces du

Roi

Roi son pere lui avoient inspiré une compassion pour les malheureux, qui la faisoit aller au-devant de tout ce qui pouvoit les soulager. Elle étoit bonne & affable envers ceux qui lui étoient inférieur, fiere, mais civile avec ses égaux; sçachant soutenir sa dignité sans en paroître préoccupée. Adonnée dès son enfance a la lecture, elle avoit aquis assez de connoissance des belles Lettres pour en parler avec justesse. Elle possedoit bien plusieurs Langues; mais sur tout l'Allemande, la Françoise & l'Angloise, & si elle ne parloit pas avec la même facilité les autres Langues de l'Europe, elle les entendoit assez pour être en état de répondre aux naturels de ces Païs.

Parmi les Etrangers qui faisoient quelque figure à la Cour, le jeune Comte de Konigsmarck, Suédois, d'un rang distingué, étoit, sans contredit, celui qui se faisoit le plus remarquer. Il avoit alors vingt ans; sa taille étoit parfaitement belle, son air noble, tous les traits de son visage étoient réguliers; une quantité bien proportionné de cheveux bruns-chatains, naturellement frisez à grosses boucles, achevoient de le rendre un des

plus

plus aimables hommes du monde. Son esprit joint à la grandeur de ses sentimens, n'étoit pas moins digne d'admiration que sa personne. Il avoit été élevé à la Cour de Zell, avec la jeune Princesse, & cette simpathie qui ne reconnoît qu'une loi impénétrable qu'on ne peut expliquer, avoit fait naître dans leur jeunes cœurs une amitié réciproque dès leur plus tendre enfance.

La Princesse vit avec plaisir Konigsmarck a Hanover; & comme elle étoit encore étrangére en cette Cour, où elle ne connoissoit personne en qui elle pût mettre sa confiance, elle souhaita dès-lors que l'Electeur le retint à son service, pour avoir en lui un homme sur la fidélité de qui elle pût compter, ne doutant point que ce jeune Seigneur, en qui elle avoit toûjours reconnu une affection respectueuse pour elle, ne se fit un plaisir de s'attacher sa personne.

Si la Princesse souhaitoit de voir Konigsmarck s'arrêter à la Cour, le panchant naturel qui l'attachoit secrettement a elle, le lui faisoit desirer avec ardeur. Il se déguisoit alors à lui-même, (sous le voile d'amitié) une passion qui par la suite

suite causa sa perte. Il offrit donc ses services à l'Electeur; & ce Prince informé de sa naissance, & de la gloire qu'il s'étoit aquise dans une Campagne qu'il venoit de faire contre les Turcs, lui donna un emploi considérable avec une grosse pension.

Dès que Konigsmack se vit un état certain au service de l'Electeur, il rechercha avec des soins empressez à faire sa cour à la Princesse; & tacha, par ses assiduitez & ses respects, de mériter sa confiance. L'amitié dont l'honoroit le Prince Charles, frere du Prince Georges, lui en facilitoit les moyens. Ce jeune Prince, beau, bien fait & galant, & qui ne cherchoit qu'à s'amuser, alloit ordinairement passer les aprés-dînées chez la Princesse, où tout ce qu'il y avoit de plus beau & de mieux fait, de l'un & de l'autre sexe, ne manquoit pas de se trouver jusqu'à l'heure du Cercle de l'Electrice. Le plaisir que ce jeune Prince trouvoit dans la conversation de Konigsmarck, étoit cause qu'il s'en faisoit toûjours suivre chez la Princesse. Cette facilité qu'eut Konigsmarck de la voir, excita

dans

dans son cœur des mouvemens, qu'il n'avoit point encore eprouvé, & qui ne laissoient pas long-tems douter des véritables sentimens qu'il avoit pour elle. Il fit de tristes réflexions sur les dangers où il alloit s'exposer, & sur la vertu sévére de la Princesse, qui ne lui permettoit aucune espérance. Il eût voulu la fuir, mais il étoit trop tard, & quelque effort qu'il fit pour s'y résoudre, son cœur ne put consentir à une si cruelle séparation. Il prévit bien qu'il ne pouvoit être que malheureux; mais il aima mieux l'être près de la Princesse qu'éloigné d'elle; & il se flâta d'être toûjours assez le maître de son amour pour le cacher aux yeux de toute la Cour & de la Princesse même.

La Princesse qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de Konigsmarck, & qui prenoit ses assiduitez pour des marques de son respect envers elle, ou de sa reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçû du Duc de Zell, le regardoit comme un homme qui lui étoit véritablement attaché, & augmentoit chaque jour sa confiance en lui.

Tout brillant que paroissoit le sort de

la Princesse elle n'étoit pas plus heureuse. Quoiqu'elle eut donné un fils à son Epoux, * ce Prince n'en avoit pas moins de froideur pour elle. Madame de Wic, dont le mari occupoit des emplois considérables au service de l'Electeur, le possédoit entiérement; & s'il avoit encore quelque considération pour la Princesse, la bienséance y avoit plus de part que tout autre motif.

Ce n'est pas tout, l'Electeur n'avoit pour elle qu'une politesse pleine de froideur; & l'Electrice même, toute généreuse qu'elle se montroit pour tous autres, lui faisoit souvent ressentir, par de piquans mépris, l'antipathie naturelle qu'elle avoit pour le sang de la Duchesse de Zell.

Ce qui aigrissoit encore les ennuis de la Princesse, étoit l'orguëil insuportable de la Comtesse de Plate, Maîtresse de l'Electeur. Cette femme issuë d'une Maison illustre du païs de Hesse, avoit épousé le Comte de Plate, homme de peu de naissance, mais riche, & qui par son naturel vif & hardi, & par sa complaisance à entrer dans les plaisirs de son Maître, & à flâter ses passions, avoit sçû s'élever à la plus haute fortune.

Ja-

* Le 30. Octobre 1683.

Jamais personne ne sçût mieux que cette femme tirer avantage de sa faveur. Elle prit en peu de tems un tel ascendant sur l'esprit de l'Electeur, que toutes les graces passoient par ses mains. Ses volontez & ses caprices décidoient de la fortune des particuliers. Peu de femmes lui étoient agréables, & excepté quelques unes qui avoient sa familiarité & sa confiance, & dont l'humeur avoit du raport avec la sienne, elle n'en recevoit chez elle, que les jours qu'elle prenoit plaisir à avoir une Cour comme celle de l'Electrice.

Le Comte de Plate s'aperçut bien tôt de la passion de l'Electeur pour la Comtesse: mais n'ayant rien de plus à cœur que sa fortune, il aima mieux sacrifier son honneur, que de renoncer, en s'éloignant de la Cour, aux grands avantages qu'il avoit lieu d'attendre de la faveur de sa femme, & la laissa donc maîtresse de ses actions, & poussant la complaisance plus loin, il se tenoit presque continuellement au Château de Linden aux portes d'Hanover, où il ne paroissoit occupé que de l'embellissement de ce lieu. L'Electeur lui sçût gré da sa docilité, le fit son premier Ministre, & lui procura la dignité deComte de l'Empire.

L'Electrice voyoit avec peine l'attachement de l'Electeur pour la Comtesse de Plate, mais la politique lui faisoit dissimuler son chagrin, & sçachant que la complaisance ramene plûtôt un mari que les reproches, elle fegnoit de ne s'en pas apercevoir crainte de témoigner la moindre jalousie.

Il eût été à souhaiter pour la Princesse, épouse du Prince Georges, qu'elle eût suivi la conduite de l'Electrice à l'égard de la Comtesse de Plate; mais cette jeune Princesse, quoique moins intéressée, ne sçût pas si bien dissimuler. Elle suportoit impatiemment les airs hautains de cette Favorite, qui lui manquoit souvent de respect; & d'ailleurs par une foiblesse que sa grande jeunesse excusoit, elle ne pouvoit voir sans jalousie une personne dont on vantoit la beauté, & qui, disposant des tresors de l'Electeur, osoit s'égaler à la surpasser même en magnificence: aussi ne laissoit-elle passer aucune occasion de la mortifier. Elle en parloit avec le dernier mépris, sans réfléchir sur les chagrins que cette conduite pouvent lui attirer, & paroissoit encore plus animée contr'elle, que contre Madame de

Wic

Wic sa sœur, qui, à la vérité, en usoit plus respectueusement avec elle.

La Princesse étoit naturellement d'une humeur enjoüée, & même un peu portée à la raillerie; Konigsmarck qui lui connoissoit ce foible, & qui ne cherchoit qu'à s'insinuer dans son esprit, au lieu de lui representer que pour son intérêt propre, elle eût dû agir avec plus de circonspection, étoit le premier à lui aplaudir, & à l'entretenir dans ces amusemens dangereux.

La dissipation continuelle qui régnoit pour lors à Hanover, où l'Electeur, toûjours occupé du soin de plaire à sa Maîtresse, faisoit succéder les Fêtes galantes les unes aux autres, suspendit cette inimitié mutuelle de la Princesse & de la Favorite. Elle n'éclata qu'au retour du voyage que la Princesse fit à Zell avec l'Electeur son beau-pere.

Quelque empire que l'amour eût pris sur le cœur de ce Prince, il ne lui faisoit point oublier les soins de son Etat. Etant informé des préparatifs de guerre qui se faisoient contre les Impériaux, il crut ne devoir rien négliger pour entretenir le Duc de Zell dans son alliance avec l'Em-

pire. Il alla pour cet effet à Zell & y mena la Princesse avec lui, sçachant qu'il ne pouvoit procurer plus de plaisir au Duc & à la Duchesse, que de leur faire voir une fille si chere.

Il ne déclara pas d'abord le sujet de son voyage; la seule amitié pour son frere, lui servit de prétexte. Il caressa ce Prince, & eut des attentions singulieres pour la Duchesse, pendant qu'il tâchoit de reconnoître si le Duc étoit porté à donner du secours aux Imperiaux. Il reconnut bien-tôt que le Duc de Zell étoit dans l'incertitude, & que son Conseil étoit très-divisé. Le parti de la Duchesse, & celui des véritables Allemands n'étans pas d'accord. Il sçût que la Duchesse étoit fort broüillée avec Bernstorf, premier Ministre du Duc, & il ne manqua pas de profiter de leur division, en les flâtant néanmoins l'un & l'autre également. Il témoigna d'abord à la Duchesse une estime particuliére: il lui dit que s'il n'avoit pas eû jusques alors pour elle toute la considération qu'elle méritoit, que ç'avoit été pour complaire à l'Electrice son épouse: mais que cette Princesse reconnoissant elle-même le tort où elle étoit, vou-

vouloit réparer cette faute : & qu' enfin l'Electrice & lui ne négligeroient rien pour mériter dorénavant son amitié.

La Duchesse de Zell flâtée par ce que lui dit l'Electeur, le crut sincére, avec d'autant plus de facilité, que pour l'amour qu'elle portoit à sa fille, elle ne desiroit rien tant que de vivre en bonne intelligence avec l'Electeur & l'Electrice d'Hanover. L'Electeur rechercha ensuite Bernstorf, Favori du Duc de Zell, à qui ce Prince avoit laissé prendre un ton décisif, auquel il n'osoit presque plus résister. Ce n'est pas qu'il ne reconnût quelquefois sa foiblesse, mais il ne pouvoit se passer de ce Favori, parce qu' il flâtoit ses passions & qu'il sçavoit trop ses secrets. D'ailleurs le Duc étoit accoûtumé à se laisser gouverner. Il haissoit les affaires, & son indolence jointe à une extrême passion pour la chasse, ne lui permettoit pas de gouverner par lui-même. Il laissoit le pouvoir à son Ministre, qui ne se voyoit contredire que par la Duchesse. Cette Princesse auroit souhaité que le Duc se fut reposé sur elle du soin du Gouvernement. Elle ne pouvoit souffrir

le Miniſtre, parce qu'il empêchoit le Duc de faire autant de bien qu'elle eût voulu qu'il en fît aux perſonnes qu'elle avoit fait venir à ſa Cour. Elle tâchoit de le rendre odieux au Duc; mais ce Prince prévenu de l'habileté & de la fidélité de ſon Miniſtre, lui conſerva toûjours ſa faveur malgré les efforts de la Ducheſſe.

L'Electeur d'Hanover étant donc venu à Zell, voulut ſe rendre le maître de l'eſprit de ſon frere. Il jugea que le meilleur moyen pour y réüſſir, étoit de faire entrer quelques perſonnes à lui dans le Conſeil de ce Prince. Ce n'étoit pas une entrepriſe aiſée, puiſque la Ducheſſe de Zell & Bernſtorf même avoient un intérêt ſenſible de s'y oppoſer. L'Electeur ayant reconnu que la Ducheſſe étoit ſenſible aux marques de conſidération qu'il lui témoignoit, renouvella ſes empreſſemens pour elle. Il lui fit mille proteſtations que ſi elle vouloit bien le ſeconder en cette occaſion, il ne lui donneroit jamais lieu de s'en repentir, & que ſon fils & lui conſerveroient toûjours pour elle tant d'affection & de reconnoiſſance, qu'elle ne s'apercevroit jamais du changement de ſa fortune au cas qu'elle ſurvécût le Duc ſon époux.

La

La Duchesse avoit trop de pénétration, pour se fier à de telles promesses. Elle reconnut bien qu'elle ne devoit pas attendre beaucoup de la considération d'un Prince, qui, du vivant même de son époux, vouloit la priver du peu de crédit qui lui restoit. Elle feignit néanmoins de se laisser gagner, & lui promit à son tour toute l'assistance qu'il pouvoit attendre de sa part. Mais au lieu de le seconder elle fit offrir son amitié à Bernstorf, & lui proposa de se reünir avec lui, pour traverser un dessein qui vraisemblablement ne pouvoit qu'être préjudiciable au crédit & à l'autorité de tous les deux: mais ce Ministre étoit trop altier pour se livrer si facilement. D'ailleurs la protection de l'Electeur aprés la mort du Duc, & la conservation de ses dignitez & de ses emplois, dont ce Prince lui avoit fait donner des assurances, lui paroissoit un avantage préférable à l'amitié de la Duchesse, qui ne la lui offroit que par nécessité. Bernstorf en agit avec plus de sincérité envers l'Electeur. Il persuada à son Maître que ses intérêts & ceux de l'Electeur étant les mêmes, depuis le Mariage de la Princesse de Zell avec le Prince Georges, fils

de l'Electeur, il étoit nécessaire que les deux Cours fussent tellement unies, qu'elles ne fissent rien l'une sans l'autre. Que donnant cette marque de confiance à l'Electeur & au Prince son fils, il travailleroit pour le bonheur de la Duchesse & de la Princesse. Qu'après tout, leur demande n'étoit point tout-à-fait injuste, puisqu'étant héritiers présomptifs du Duché de Zell, ils avoient quelque droit de prétendre une entrée au Conseil.

LeDuc qui étoit content de tout, pourvû qu'on le laissât vivre dans sa nonchalance ordinaire, consentit avec facilité aux propositions de l'Electeur, d'autant qu'il comptoit rendre un grand service à la Duchesse sa femme, & à la Princesse sa fille, dont la destinée après sa mort faisoit toute son inquiétude.

La Duchesse de Zell vit bien que Bernstorf s'étoit livré à l'Electeur d'Hanover: elle eût voulu le faire connoître à son époux mais ce Prince prévenu de la haine qu'elle portoit à ce Favori, l'assura que tout ce que Bernstorf sembloit faire pour l'Electeur, n'étoit en effet que pour le bien d'elle & de sa fille. La

Du-

Ducheſſe toute perſuadée qu'elle étoit du contraire, voyant que ſes efforts étoient ſuperflus, fut contrainte de diſſimuler & de paroître convaincuë de ce qu'elle lui diſoit. L'Electeur eut donc la ſatisfaction de réüſſir dans ſes deſſeins; & ayant fait entrer un bon nombre de ſes créatures dans le Conſeil du Duc, il retourna à Hanover accompagné de la Princeſſe ſa belle fille, pour qui, depuis quelque tems, il affectoit beaucoup de complaiſance.

La Princeſſe ne retrouva pas à Hanover les mêmes agrémens qu'elle venoit de quitter à Zell, où le Duc & la Ducheſſe lui avoient donne mille témoignages de leur tendreſſe. Le Prince Georges ſon époux la revit avec la même indifférence qu'il l'avoit vûë partir: plus attaché que jamais à ſes premieres amours: il pouſſa même la froideur jusqu'au point d'être deux mois ſans lui parler, évitant avec ſoin les occaſions de ſe trouver ſeul avec elle.

Il eſt aiſé de juger combien ce traitement devoit paroître rude à une Princeſſe aimable qui ne ſe l'étoit point attiré. Elle

crut

crut qu'il étoit de son devoir de faire un dernier effort pour ramener son époux. Dans cette pensée elle entra dans le cabinet du Prince un jour qu'il étoit seul : il voulut se retirer dès qu'il la vit, mais elle l'arrêta : „ Monsieur, lui dit-elle, „si j'avois quelque chose a me reprocher „à vôtre égard, loin de venir vous trou„ver comme je fais, pour vous deman„der le sujet qui vous éloighe de moi, „je serois charmée de la conduite que „vous tenez, puisqu'elle m'épargneroit la „peine d'une justification que je ne pou„rois pas naturellement entreprendre sans „confusion : mais sçachant que je n'ai ja„mais manqué à ce que je vous devois, „ni rien fait qui ait dû m'attirer le mépris „que vous me témoignez ; j'ose me pre„senter devant vous, non pas pour vous „faire des reproches, mais pour vous su„plier de me dire en quoi j'ai pû vous de„plaire. Je ne vous demande que votre „estime, & je crois même n'en être pas „tout-à-fait indigne : ne daignerez-vous „pas me dire, Monsieut, ce qu'il faut „faire pour la mériter „ ? Vous tranquiliser Madame, lui repliqua brusquement le Prince ; & sans lui rien dire de plus, il

il sortit du cabinet, laissant la Princesse interdite, pleine de dépit & de desespoir: elle eut à peine assez de force pour retourner dans son apartement, où elle trouva Konigsmarck & Mademoiselle de Molk, celle de ses filles en qui elle avoit le plus de confiance. L'un & l'autre reconnut à l'altération de son visage, que son cœur devoit être agité d'une douleur violente : ils la conjurerent de ne leur point cacher la cause de ses chagrins, & cette Princesse crut ne devoir point refuser à leur zèle empressé, une confidence qui d'ailleurs la soulageoit.

Konigsmarck & Mademoiselle de Molk furent également surpris de la dureté du Prince Georges. Il ne pouvoient comprendre comment ce Prince, qui étoit si poli avec toutes les femmes, & qui étendoit sa bonté jusqu'aux moindres de tous ses domestiques, pouvoit traiter si indignement la personne du monde qui méritoit le plus d'être considérée. Ils crurent ne devoir point s'oposer d'abord à la juste douleur de la Princesse. Ils commencerent donc par la plaindre: mais ensuite ils la conjurerent de ne point se laisser accabler par le chagrin : Au nom de

Dieu,

Dieu, Madame, lui dit Konigsmarck, vivement touché de l'état où il la voyoit, „ne vous abandonnez point à la douleur; „le Prince mérite-t'il vos larmes ? non, „Madame, il ne mérite que votre mépris „& votre indignation, c'est en lui té-„moignant l'un & l'autre que vous devez „vous venger de lui: tout l'Univers vous „justifiera, & .... Arrêtez Konigsmarck, „lui dit la Princesse, „quoique je vous „sçache gré du zèle que vous me té-„moignez, je ne puis souffrir que vous „perdiez le respect que vous devez au „Prince. Souvenez-vous que c'est à moi „que vous parlez & qu'il est mon époux. „Le Prince a de la vertu, & s'il n'a pas „pour moi toute la considération qu'il „devroit avoir, je ne m'en prens qu'à „ma destinée. Le Prince aime ailleurs, „peut-être que le Ciel attendri par mes „larmes, le guérira de cette fatale pas-„sion, & que j'aurai quelque jour plus „de part à son estime. Quoiqu'il en soit „c'est à moi à la mériter, & c'est ce que „je ne puis faire qu'en prenant un che-„min tout contraire à celui que vous „m'indiquez. S'il est vrai que vous me „soyez attaché comme vous m'en avez

as-

„assuré, vous ne m'en pouvez donner „de plus fortes marques, qu'en gardant „un éternel silence sur ce que je viens de „de vous confier : c'est ce que j'exige „de vous, si vous ne voulez que je „renonce pour jamais à vous voir : ce „que je dis à Konigsmarck vous regarde „également, continua-t'elle, en s'adressant à Mademoiselle de Molk : „Si mon „amitié vous est chere, gardez un pro„fond silence sur ce qui s'est passé en„tre le Prince & moi.„

Ils lui jurerent tous deux un secret inviolable ; mais Konigsmarck qui se sentoit agité par divers sentimens de haine contre le Prince Georges ; d'admiration & d'amour pour la Princesse, étoit si troublé, & la regardoit si tendrement que si elle avoit été moins accablée de ses ennuis, elle auroit sans doute remarqué ce qui se passoit dans son cœur. Il étoit appuyé contre une table, & si fort occupé â contempler la Princesse, qui pour être affligée ne lui en paroissoit pas moins belle, qu'il ne remarqua pas le Prince Charles d'Hanover qui venoit rendre visite à la Princesse. J'allois, Monsieur, prier

Konigsmarck, dit-elle à ce Prince, si-tôt qu'elle le vit, d'aller vous faire mes excuses, & vous dire que j'etois indisposée, de peur que vous ne vinssiez vous ennuyer ici. Je doute, Madame, si je vous eusse obéï, répondit le Prince, je n'eusse pas été le maître de mon impatience, & l'intérêt que je prens à vôtre santé, ne m'eût pas permis de me reposer sur tout autre que moi-même, du soin de m'en informer.

Le Prince sortit quelques momens après, & Konigsmarck le suivit; mais toûjours si pensif, que le Prince s'aperçut de son inquiétude. Qu'avez-vous, Konigsmarck, lui dit-il, vous ne me paroissez pas dans votre assiette naturelle? ne seriez-vous plus cet indifferent Konigsmarck, & l'Amour que vous avez fait gloire de braver jusqu'ici ne se seroit-il point vengé de vous? Fait comme vous êtes vous ne devez point apréhender d'etre rebuté. Dites moi donc ce qui vous occupe, & souvenez-vous que vous m'avez promis que si jamais vous deveniez amoureux, que je serois votre confident. Je profiterois de vos bontez, Seigneur, lui répondit Konigsmarck, si toute autre chose qu'une violente migraine étoit la cause du chan-

changement que vous croyez remarquer en moi : mais, grace au Ciel, je connois peu l'Amour, & je vous avouë que je lui ſçai un gré infini de n'avoir point troublé jusqu'ici ma tranquilité. Je ne ſçai ſi vous êtes ſincére, repliqua le Prince, mais je ſçai que vous aimant comme je fais, je ne mérite pas que vous me trompiez ; au reſte, je vous avertis qu'il faudra pour m'abuſer long-tems, que vous agiſſiez avec grande circonſpection, car je vous obſerverai ſi bien, que je découvrirai ce que je ſoupçonne que vous me cachez.

Quelques Courtiſans joignirent alors le Prince Charles, ce qui donna lieu à Konigsmarck de ſe retirer. Il étoit ſi affligé & troublé tout enſemble, de l'état où il avoit laiſſé la Princeſſe, & des dernieres parole du Prince Charles, qu'il arriva chez lui presque ſans s'en apercevoir. Il feignit de ſe trouver mal, & s'étant mis au lit, aprés avoir donné ordre qu'on le laiſsât ſeul, il s'abandonna aux divers ſentimens dont il étoit combatu.

Quoiqu'il partageât la douleur de la Princeſſe, il y avoit de certains momens où il n'étoit pas fâché que le Prince

Georges ſon mari eût de mauvaiſes maniéres pour elle, & s'il n'alloit pas jusqu'à concevoir des eſpérances pour ſon amour, du moins il ſe trouvoit heureux de n'avoir point de rival à craindre. Il ſouhaitoit quelquefois que la Princeſſe, moins attachée à ſon devoir, eût pouſſé le reſſentiment contre ſon époux jusqu'à la haine; & ſa conſtance à ſouhaiter le retour de ce Prince vers elle, lui paroiſſoit une vertu trop auſtére, mais ce que lui avoit dit le Prince Charles, qu'il le ſoupçonuoit d'être amoureux, lui cauſa d'étranges inquiétudes, il examina avec attention ſi rien ne lui étoit échapé qui eût pû découvrir ſa paſſion; mais quelque recherche qu'il fit, il lui ſembla n'avoir rien à ſe reprocher de ce côte-là: il réſolut cependant d'être plus circonſpect à l'avenir, & de ſe trouver le moins qu'il pouroit chez la Princeſſe en preſence du Prince Charles.

Pendant que Konigsmarck étoit ſi cruellement agité, la Princeſſe, qui s'étoit miſe au lit dès que le Prince Charles l'avoit quitée, étoit encore dans une plus triſte ſituation. L'altération de ſon eſprit lui cauſa une groſſe fiévre, elle paſſa une ſi mau-

mauvaiſe nuit, & elle ſe trouva ſi mal le lendemain, que l'on commença à deſeſpérer de ſa vie, & elle reçut ce que les Medecins lui dirent du péril où elle étoit, avec un courage digne da ſa vertu.

L'Electeur & l'Electrice furent allarmez de l'état où ils la virent, car quoiqu'ils n'aimaſſent pas la Princeſſe, ils ne pouvoient cependant s'empêcher de l'eſtimer : d'ailleurs, ſçachant qu'elle étoit ſur la fin d'une ſeconde groſſeſſe, ils avoient intérêt à ſa conſervation. L'Electrice ne la quitta presque point, & lui témoigna une amitié à laquelle la Princeſſe fut d'autant plus ſenſible qu'elle ne s'y étoit pas attenduë. Le Prince Georges aïant apris l'extrêmité où elle étoit, ne pût ſe diſpenſer de l'aller voir, il prit le tems que l'Electrice n'étoit pas auprès d'elle, & s'étant aproché de ſon lit, il lui dit avec ſa froideur ordinaire, qu'il étoit fâché de l'état où il la voyoit: la Princeſſe lui tendant la main: „Je meurs, „Monſieur, lui dit-elle, vous en ſçavez la „cauſe: Je ne vous fais aucun reproche „& je ſouhaite même pour votre repos, „que vous ne vous en faſſiez jamais à „vous-même. Vos mépris ne vous ont pû

„ôter mon eſtime, parce que j'ai toû-
„jours été perſuadée que vous m'auriez
„accordé la vôtre, ſi vous n'en aviez été
„détourné par une paſſion dont vous n'ê-
„tes pas le maître : mais cette paſſion
„n'aura qu'un tems, vous me rendrez un
„jour plus de juſtice, & peut-être que
„vous ne me refuſerez pas aprés ma mort,
„ce qu'il n'a pas été en votre pouvoir de
„m'accorder pendant ma vie.„ Une foi-
bleſſe qui lui ſurvint l'empêcha d'en dire
davantage, & tira le Prince de l'embar-
ras où il auroit été de lui répondre. Elle
tomba dans une criſe qui décida de ſa
maladie, & qu'elle ſurmonta heureuſe-
ment par la bonté de ſon témperament.
Depuis ce jour ſa ſanté ſe rétablit peu à
peu, & le vingtiéme jour elle accoucha
d'une Princeſſe.*

Cette couche fut plus fâcheuſe à la
Princeſſe que ne l'avoit été la premiére,
à quoi ne contribua pas peu la melanco-
lie profonde dans laquelle elle étoit plon-
gée; quelques efforts que firent le Prince
Charles, Konigsmarck & l'Electrice mê-
me pour l'en tirer. Elle garda la cham-
bre près de trois mois ſans pouvoir ſe ré-
tablir,

* C'étoit au mois de Mars 1687.

tablir, & les Médecins ayant jugé que l'air de la campagne pouroit lui être salutaire, l'Electrice la conduisit à une des Maisons de plaisance de l'Electeur, qui n'étoit qu'à une heure d'Hanover, espérant que les beautez du lieu, jointes au bon air qu'on y respiroit, dissiperoit ses ennuis, & lui rendroit en peu de tems sa premiere santé.

Peu de personnes furent nommées pour accompagner l'Electrice. Elle crut parlà obliger la Princesse pour qui la solitude paroissoit avoir plus de charmes, que l'éclat d'une Cour nombreuse. Le Prince Charles qui avoit de la peine à s'éloigner de la Princesse, pria l'Electrice de trouver bon qu'il la suivît, & qu'il menât avec lui Konigsmarck. L'Electrice qui chérissoit ce fils plus qu'aucun de ses enfans, lui accorda avec plaisir sa demande.

Le souvenir des soupçons du Prince Charles, & l'apréhension où étoit Konigsmarck de laisser échaper quelques regards qui pussent le trahir dans un lieu, où ce Prince moins dissipé qu'à Hanover, pouroit l'observer avec plus de loisir & plus d'attention, le fit douter quelques momens s'il ne devoit pas chercher un pré-

texte, pour rester auprès de l'Electeur. Mais il se détermina bien-tôt ; & cette fatale passion qui l'entraînoit vers la Princesse, après un assez foible combat, l'emporta sur sa raison.

C'étoit dans les plus beaux jours de l'Eté que l'Electrice & la Princesse partirent pour cette Maison de plaisance, qui pouvoit passer pour la plus belle qu'eût l'Electeur. Elle étoit ornée d'excellentes peintures ; les meubles en étoient magnifiques : il y avoit de très-beaux jardins avec les plus belles eaux du monde. La Princesse fut charmée de se trouver dans ce beau lieu ; l'Electrice n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit amuser sa petite Cour. Elle lui procuroit les plaisirs de la promenade, de la pêche, & d'une conversation vive & enjoüé. Des colations servies avec autant de propreté que de délicatesse, se trouvoient quelquefois préparées dans les bosquets lorsqu'on s'y attendoit le moins. Enfin le plaisir de la promenade étoit terminé par un grand souper & par un concert. L'Electrice permettoit à ceux de sa suite, de l'un & l'autre sexe, de manger avec elle.

Après

Après le repas on se mettoit au jeu, ou l'on se promenoit dans une grande galerie qui aboutissoit dans un cabinet rempli de peintures de plus excellens Maîtres.

La Princesse qui avoit un goût tout particulier pour cet Art, & qui dessinoit, elle-même, parfaitement bien, prenoit un jour plaisir à les considérer, & avoit particuliérement les yeux attachez sur un tableau represéntant Venus & l'Amour qu'on y avoit nouvellement placé. L'Electrice qui entra dans ce moment, l'ayant trouvée dans cette occupation: Princesse, lui dit-elle, vous ignorez peut-être que ce tableau que vous considérez avec tant d'attention est effectivement un portrait. Je le prenois pour une imagination de Peintre, Madame, répondit la Princesse, ne pouvant pas croire qu'il y eût eû jamais une personne au monde assez belle pour ressembler à ce portrait. Vous vous trompiez, dit l'Electrice, & quelque beau que vous paroisse ce visage, on prétend que celle qu'il represente la surpassoit infiniment, c'étoit la fille du Duc de Devon qui a causé tant de desordre dans la Maison Royale l'Angleterre sous Edouard I.

Comme l'Hiſtoire n'en parle que très-imparfaitement, il y a peu de perſonnes qui ſoient bien informez du détail de ſa vie : cependant, ajoûta l'Electrice, comme j'en ai quelque connoiſſance, pour peu que cela vous faſſe plaiſir je pourai vous en faire le récit, qui vous ſurprendra. La Princeſſe marqua à l'Electrice la reconnoiſſance qu'elle ſentoit de ſes bontez, & s'étant aſſiſes, l'Electrice reprit ainſi la parole.

HISTOIRE DE GERTRUDE,
Fille du Duc de Devon.

LE Comte d'Ethelvold, Favori d'Edouard I. Roi d'Angleterre, avoit porté cette qualité de Favori ſi loin, qu'il régnoit ſur les Sujets & ſur les deſirs de ſon Roi. Ce Monarque n'agiſſoit que par ſes conſeils; il ne voyoit que par ſes yeux ; & comme s'il n'avoit du aimer que par ſon cœur, il le chargea de voir une jeune perſonne nommée Gertrude, fille & unique héritiere du Duc de Devon, l'un des plus grands Seigneurs du Royaume, dont on avoit dit tant de merveilles au

Roi,

Roi, que si son Favori la trouvoit telle qu'on la lui avoit representée, il étoit résolu de l'épouser.

Outre la beauté qu'on attribuoit à cette fille, elle étoit si puissante en biens, qu'il étoit de la politique du Roi de ne pas lui abandonner le choix de son époux. Le Duc de Devon son pere, avoit causé de grands troubles, sous le régne du Roi, prédécesseur d'Edouard: il étoit relégué dans ses Terres pour cette occasion, & c'étoit par cette raison qu'on n'avoit jamais vû la belle Gertrude à la Cour d'Angleterre. Le Comte Favori, fut donc chargé de la commission de placer une Reine de sa main sur le Trône de la grande Bretagne. Cette conjoncture lui parut favorable pour son ambition: il flâte le Roi dans le desir d'épouser Gertrude, joint des raisons de politique à la prévention qu'il remarquoit dans l'ame de son Maître, & ne s'attendant pas moins qu'à donner une Reine aux Anglois à son retour, il partit avec un pouvoir absolu de traiter ou de rompre le mariage ainsi qu'il le jugeroit à propos.

Ethelvold étant arrivé à Devon, & l'article secret de sa commission étant l'exa-

men de la beauté de Gertrude, il voulut la voir avant que de faire aucunes propositions. Il colore son voyage du prétexte de rétablir le Duc à la Cour d'Angleterre, & cette bonne intention méritant toute la civilité du Duc, il fait apeller sa fille pour lui aider à temoigner sa reconnoissance. Jamais les Histoires anciennes n'ont parlé si avantageusement de la beauté d'une personne que l'Histoire d'Anglettere parle de celle de Gertrude : les descriptions qu'elle en fait, tiennent plus du roman que de la narration ; & les effets que cette beauté a produits, ont été si surprenans qu'ils justifient les éloges qu'on lui a donnez. Le Comte en fut ébloüi, & cette premiere surprise se convertissant en une passion violente, il lui fut impossible de se résoudre à mettre lui-même Gertrude entre les bras d'Edouard. Il s'élût & traita son Mariage au lieu de celui de son Maître, & aprit à la postérité, qu'en cas d'amour, il ne faut jamais donner un pouvoir si absolu, que les Agens en puissent abuser.

Comme il n'y avoit rien de si grand en Angleterre, aprés le Roi, que le Comte d'Ethel-

d'Ethelvold, le Duc de Devon se tint fort honoré de la demande qu'il lui fit de sa fille : il la lui accorde sans balancer, & l'un & l'autre ayant mis cette affaire aux termes qu'il ne falloit plus que la Bénédiction nuptiale pour la conclure, Ethelvold fit comprendre au Duc qu'il falloit rendre le devoir au Roi, de lui en dire un mot avant que de la consommer; sur ce prétexte il revint trouver Edouard, auquel il fit un portrait de Gertrude très-peu conforme à celui qu'il avoit dans le cœur. Il est vrai, Seigneur, dit-il au Roi, que Gertrude a tout ce qui devroit faire une belle personne, mais cependant elle ne l'est pas. Elle a un air contraint qui defigure sa taille; sa bouche est vermeille sans être agréable; ses yeux sont grands, bleus, & même assez bien fendus, mais elle les ouvre mal; sa phisionomie est si niaise qu'elle efface l'éclat de son teint. Que vous dirai-je enfin, Seigneur? les traits de cette fille ne sont pas faits les uns pour les autres, leur assemblage détruit leur détail, & jamais personne ne fut si laide & si belle tout ensemble que la fille du Duc de Devon. A ce tableau bisarre, Ethelvold joignit des rei-

raiſons de fauſſe politique : il dit a Edouard que depuis l'exil du Duc il avoit engagé une partie de ſes Terres aux Comtes & aux Ducs ſes voiſins : qu'il étoit haï des Anglois : que le voyage qu'il venoit de faire à Devon ayant donné quelques ſoupçons de la vérité, le peuple murmuroit déja de cette Alliance, & ſe ſervant du pouvoir qu'il avoit ſur l'esprit du Monarque pour lui perſuader ce qu'il deſiroit, il fit ſi bien qu'il le diſſuada entiérement de ſon deſſein. Il ne ſe contenta pas de cet effet de ſes conſeils, il voulut l'apuïer d'une ſeconde précaution. Il connoiſſoit Edouard pour être d'un temperament amoureux, il falloit à ſon cœur ou un amuſement ou une affaire ſolide. Ethelvold cherche dequoi l'occuper, il ne lui fut pas difficile de faire cette découverte : l'Angleterre eſt fertiles en belles perſonnes, & il cherchoit une Maîtreſſe pour un Roi. Il jette donc les yeux ſur une fille nommée Vilfrede, qui étoit réfugiée dans un Monaſtére pour éviter la violence d'un tuteur. Elle étoit jeune, elle étoit malheureuſe, & après la fille du Duc de Devon, elle étoit la plus belle perſonne du Royaume. Le Favori la preſente

sente au Roi pour obtenir sa protection contre ce tuteur, qui vouloit la marier à un homme qu'elle n'aimoit pas, & secondant sa harangue de tous les éloges qu'il pût lui donner, il sçût bien faire valoir les bonnes qualitez de Vilfrede, qu'avant qu'elle quittât le Roi il donna des marques d'avoir été sensible a sa vûë. Enfin, Ethelvold se rendant l'entremetteur de cette intrigue, il la réduisit bientôt aux termes de n'avoir rien à craindre pour sa passion. Quand il vit Edouard si bien engagé, il commence à renouveller ses conseils sur l'autorité du Duc de Devon, il se fait donner de faux avis sur quelques intelligences entre lui & le Duc de Normandie, & pressant le Roi de donner un frein à l'ambition de cet homme, en mariant sa fille à une de ses créatures, il fit tomber le Roi naturellement dans la pensée de la lui donner à lui-même. Il est aisé de juger qu'il se porta sans peine à cet effet d'obéïssance, il la nomma toutefois du nom de Sacrifice; Gertrude étoit si dégoûtante, disoit-il, que dans son Mariage il n'en visageoit que le repos de l'Etat : mais enfin on se résoud à tout pour le service de son Maître; & les grimaces

maces obſervées, Ethelvold alla par ordre du Roi épouſer ſa belle Fiancée.

Jamais il n'y eut de joïe pareille à celle de cet Amant fortuné. Il aimoit Gertrude jusqu'à l'adoration ; il la trouva mille fois plus belle depuis qu'elle fut ſa Femme, qu'il ne l'avoit trouvée quand elle n'étoit que ſa Maîtreſſe. L'hymen fit le même effet ſur le cœur de cette jeune perſonne. La preſence de ſon Epoux lui étoit chere ; elle craignoit ſon abſence, & le voyant former le deſſein de retourner où ſon ambition l'apelloit, elle mit tout en uſage pour l'en détourner ou du moins pour l'engager à lui permettre qu'elle l'accompagnât.

Ces deux propoſitions ètant également funeſtes pour le Comte, il fit ce qui lui fut poſſible pour les combattre. Il aimoit Gertrude, mais il n'aimoit pas moins ſa fortune. Il ſçavoit la tromperie qu'il avoit faite au Roi, & il n'avoit garde que ſa femme vint le convaincre de menſonge & de trahiſon. Il s'excuſoit donc ſur la ſaiſon qui commençoit à devenir fâcheuſe : il promettoit de revenir promptement, mais la Comteſſe ne ſe payoit d'aucune de ſes raiſons.

Elle

Elle l'accusoit tantôt d'inconstance & tantôt de mépris ; & ne lui laissant aucun repos, elle fit tant qu'elle lui arracha le récit de tout ce qui s'étoit passé. Quelle confidence ! pour être faite par un mari à une jeune personne dont le cœur n'est prévenu que de quelque jours d'un amour conjugal. Ethelvold s'attendoit que cette narration étouferoit le desir que Gertrude témoignoit pour le suivre à Londres, & la tireroit de l'erreur où elle étoit, de n'être pas assez aimée de lui. Mais hélas ! qu'il connoissoit mal l'esprit de la plus grande partie des femmes, l'ambition leur est naturelle, & la dignité de Reine flâte l'ame la plus philosophe. La Comtesse comprenant par ce discours, que nonseulement Ethelvold l'avoit privée d'une Couronne florissante, mais que cette action la privoit encore d'aller a la Cour tant qu'Edouard seroit au monde. Elle sentit naître en elle-méme une horreur secrette pour cet époux indiscret, qui le lui rendit plus haïssable qu'il ne lui avoit paru charmant. En vérité après cet aveu il ne devoit plus craindre qu'elle le suivît malgré lui.
Elle

Elle regardoit cependant pitoyablement les murs de Devon comme ſa priſon perpétuelle. Elle ſe faiſoit redire par ſon pere, & par les domeſtiques que le Comte lui avoit donnez, les beautez de la Ville de Londres, & les magnificences de la Cour d'Angleterre, & ſe repreſentant qu'elle étoit bannie pour le reſte de ſes jours d'un lieu où elle régneroit alors ſans l'artifice du Comte, elle s'abandonnoit à une mélancolie que rien ne pouvoit ſoulager.

Comme elle avoit l'ame dans cette diſpoſition, il paſſa un Peintre à Devon, qui alloit de Cour en Cour recueillir les Portraits de toutes les belles femmes de l'Europe, pour orner une Galerie du Duc de Modene ſon maître. Le Peintre avoit oüi parler de la beauté de Gertrude, il demanda permiſſion au Duc de la peindre, ce qui lui fut accordé.

La Comteſſe contribua de tout ſon pouvoir pour rendre ſon Portrait charmant, & ayant réüſſi dans ſon deſſein, elle dit au Peintre que pour s'acquiter dignement de ſa commiſſion, il faloit qu'il allât à la Cour d'Angleterre. C'étoit bien l'intention de l'Italen, & il s'y rendit après

avoir

avoir achevé ce qu'il avoit à faire à Devon.

La Comtesse l'avoit fait devancer par quelques personnes à devotion, qui firent courir le bruit à la Cour d'Angleterre qu'il arrivoit un Peintre Italien, qui portoit des beautez admirables. Elle avoit oüi dire qu'Edoüard ètoit fort curieux en tableaux; elle espéroit qu'il verroit le sien par cette voïe, & qu'elle le tireroit de l'erreur où le Comte l'avoit mise, sans qu'il parût qu'elle y eût rien contribué de sa part. Elle ne fut pas trompée dans son opinion; le Roi voulut voir les tableaux du Peintre, & aprés les avoir examinez tous, on vint enfin à celui de Gertrude. Le Comte d'Ethelvold qui étoit avec le Roi fut frapé comme d'un coup de foudre à cet aspect. La Comtesse ne lui avoit point mandé qu'elle eût été peinte, & ainsi il n'avoit eu garde de prévenir un accident si peu attendu. Il pâlit, il fremit, & le Roi s'apercevant de ce trouble, & l'atribuant à une surprise qu'il partageoit avec lui: Est-il possible, dit-il au Peintre, que ce Portrait soit d'aprés nature? Oui, Seigneur, interrompit Ethelvold, sans

donner le tems au Peintre de répondre ; car c'eſt celui de ma femme, mais il eſt ſi flaté, que ſi les autres Dames que vous avez vûës ont été traitées de cette ſorte ; j'oſerois aſſurer Vôtre Majeſté, qu'il n'y en a aucune dont elle pût connoître l'original ſur la copie. Le Peintre ſçavoit bien qu'il ne lui étoit pas difficile de ſoûtenir la fidélité de ſon Art. Gertrude étoit encore plus belle que ſa peinture, & il n'y avoit que trois au quatre journées deLondres à Devon : mais comme il vit que le Comte s'efforçoit de décrier la beauté de ſa femme, il jugea prudemment qu'il avoit ſes raiſons pour parler de cette ſorte, & ne voulant pas contredire un homme de cette autorité : Seigneur, lui dit-il froidement, je n'ai pas vû toutes les perſonnes dont je porte les peintures, les unes ſont tirées d'aprés de ſimples tableaux ; les autres ont été peints par quelques-uns de mes compagnons, qui m'aident à ſatisfaire l'impatience de nôtre Maître ; mais pour celles que j'ai peintes moi-même, j'oſerois aſſurer le Roi que je n'ai rien ajoûté au naturel. Ce diſcours judicieux ſembloit devoir tirer le Comte d'affaires, mais le Roi étoit ſi enſéveli dans la con-
tem-

templation du portrait de Gertrude, qu'il ne prétoit plus l'oreille à tout ce qui se disoit. Enfin, malgré tout ce que le Comte pût oposer, le Roi dit qu'il vouloit voir ce prodige. Il prit le prétexte d'une partie de chasse qu'il devoit faire de ce côté-là, & tout ce que le Comte pût obtenir de lui, fût de le dévancer de quelques heures, pour avertir le Duc de Devon de la visite du Roi.

Il est aisé de concevoir les pensées qui occupérent le Comte pendant ce voyage. L'ambition & l'amour le partageoient également; quand il considéroit la faute qu'il avoit commise envers son Roi, en trahissant sa confiance, & qu'il pensoit que sa trahison alloit être découverte, il croyoit ne pouvoir moins faire que de livrer lui-même sa femme à Edouard, pour obtenir le pardon de son crime : d'autre côté quand il se representoit cette femme avec toutes les beautez dont elle étoit pourvûë, il se determinoit à mourir mille fois plûtôt que de la voir possédée par un autre, & cette derniere résolution étant fortifiée par la vûë de Gertrude, il fit tout ce qui lui fut possible pour l'obliger à faire la malade, & se cacher aux yeux

du Roi. Mais à qui s'adressoit-il pour faire cette priere? Gertrude auroit acheté de sa vie la vûë dont il vouloit la priver. Elle representa au Comte que cette affectation de se dérober à la curiosité d'Edouard ne serviroit qu'à l'augmenter : que puisqu'il étoit Roi & qu'elle étoit Sujette il la verroit tôt ou tard s'il l'avoit résolu, que c'étoit un pas dont il falloit se tirer promptement, puisqu'il étoit impossible de l'éviter. Ces considérations desespéroient le Comte, mais enfin il fallut s'y rendre, & tout ce qu'il pût faire fut de recommander à la Comtesse de paroître négligée & même mal propre, & de ne parler que hors de propos. La Belle Gertrude profita des leçons de son mari en femme habile, elle comprit ce qu'il falloit faire pour plaire, par ce qu'on lui disoit de faire pour ne plaire pas. Jamais elle n'eût tant de charmes, & jamais elle ne fit tant d'efforts pour les faire valoir, que pendant la visite du Roi; qui sortit d'auprès d'elle enchanté du tour de son esprit & des charmes de sa personne, & ne pouvant cacher son ressentiment au Comte, pour la tromperie dont il avoit usé, il l'auroit fait emprisonner sur le champ, si

la crainte de déplaire à la Comtesse ne l'eût retenu.

Gertrude vint à la Cour bien-tôt après cette visite : Edouard l'avoit trouvée trop belle pour la laisser plus long-tems dans la solitude de la Province. Il combla le Duc son pere de bienfaits pour l'attirer auprès de lui. Le Duc s'y rendit & la jeune Comtesse voulut l'accompagner. Ethelvold défendit en vain à sa femme de faire ce voyage ; elle avoit un trop bon protecteur contre la colere de son mari pour apréhender ses effets, il fallut qu'il prit patience, & comme l'usage en est penible pour les époux amoureux de leurs femmes, le Comte prit son infortune si à cœur, qu'on se fit une charité de la faire cesser. Il mourut moitié de chagrin, moitié par l'aide d'un secours plus violent ; & la passion d'Edouard n'étant plus retenuë par la presence de ce mari incommode, elle parvint à un tel degré, qu'il ne fallut pas moins que le Trône de la Grande Bretagne pour la borner. La belle Gertrude y fut placée malgré les artifices qui sembloient devoir lui en interdire le chemin. Les fureurs que son ambition exerça dans ce

rang éminent font les traits les plus tragiques de l'Histoire d'Angleterre. Vilfrede, Maîtresse du Roi, empoisonnée, les enfans qu'elle avoit eu du Roi, égorgez, & Edouard II. enlevé de ce monde pour aller être un des plus grands ornemens du Ciel. Tout cela ce sont des incidens plus propres à composer des Annales tragiques, qu'à servir de matiére agréable & amusante.

L'Electrice d'Hanover & la Princesse furent interrompuës par un Gentilhomme qui vint les avertir de l'arrivée de l'Electeur, du Prince George, du Duc & de la Duchesse de Zell; le Prince George devoit donner Bal ce soir-là, avant lequel il y eut Cercle chez l'Electrice. Les Dames s'y rendirent, & la Comtesse de Plate y surpassoit toutes les autres en magnificence.

En attendant les Princes, la conversation tomba sur les Seigneurs de la Cour, que les Dames passoient, pour ainsi dire, en revûë. On en étoit à Konigsmarck, & on lui donnoit les loüanges qui lui étoient dûës, mais sur tout la Comtesse de Plate qui en parloit en des termes si flâteurs, & fit son éloge avec tant de vivacité,

cité, qu'elle donna lieu de soupçonner qu'il ne lui étoit pas indifferent. Elle en parloit encore quand Konigsmarck entra paré pour le Bal. La Comtesse ne put s'empêcher de faire connoître le trouble que sa presence lui causoit.

L'Electrice le remarqua, & pour se divertir, elle fit entendre à Konigsmarck que la Comtesse avoit mal parlé de lui. L'Electeur & le Duc de Zell étant entrez dans cet instant, Konigsmarck fut dispensé de répondre à un discours qui l'auroit peut-être autant embarassé qu'il avoit inquiété la Comtesse. On se rendit chez le Prince George & on joüa. La Comtesse de Plate n'osoit presque lever les yeux sur Konigsmarck, de crainte que l'Electeur ne s'en aperçût. L'Electrice qui l'observoit toûjours se confirma dans ses soupçons, & ne doutant pas que l'Electeur, qui étoit un Prince pénétrant, ne s'aperçut de l'infidélité de sa Maîtresse, elle se flâta de voir bien-tôt finir le régne de cette Favorite : en effet l'Electeur ayant remarqué quelque altération sur le visage de la Comtesse, il lui en demanda la cause, qu'elle attribua à une légére indisposition, il la pria de se retirer, mais la

Comtesse lui dit que son mal étoit trop peu de chose pour qu'elle s'éloignât de lui.

Le jeu étant fini on fut se mettre à table. Après le souper le Duc de Zell avec la Princesse sa fille ouvrirent le Bal, l'Electrice & la Duchesse n'ayant pas voulu danser. Le Prince George prit ensuite la Comtesse de Plate, & lorsqu'elle eut achevé de danser, comme elle recherchoit quelqu'un qu'elle avoit dessein de prendre, l'Electeur lui dit de prendre Konigsmarck qui n'avoit point encore dansé. Cet ordre fut très-favorable à la favorite, qui profita de cette occasion pour desabuser tout bas Konigsmarck de l'idée que l'Electrice avoit voulu lui donner contr' elle. „Je ne sçai, Monsieur, lui dit-elle, „quel intérêt l'Electrice prend à nous „broüiller, je puis vous assurer que je „vous ai donné tous les éloges que vous „méritez, & que personne n'est plus de „vos amies que moi. Il ne tiendra qu'à „vous d'en faire l'épreuve; & si vous vou„lez tantôt me suivre chez moi, & me „dire à quoi je puis vous être utile, „vous verrez quel fonds vous dev „faire sur le discours de l'Electrice. „

Konigs-

Konigsmarck comprit tout le ſens de ces paroles, & la paſſion qu'il avoit pour la Princeſſe ne le rendit pas inſenſible aux avances d'une auſſi belle perſonne que la Comteſſe, il lui répondit qu'il étoit confus des bontez qu'elle vouloit bien avoir pour lui qui le méritoit ſi peu, & que puiſqu'elle lui permettoit de l'aller trouver le ſoir, qu'il iroit aprés le coucher de l'Electeur, pour l'aſſurer plus particuliérement de ſa reconnoiſſance.

Le Bal ayant continué, Konigsmarck prit la Princeſſe, & ils attirerent, l'un & l'autre, l'admiration de toute l'aſſemblée. Après qu'ils eurent danſé, l'Electeur qui croyoit effectivement la Comteſſe de Plate incommodée, fit ceſſer le Bal, & chacun s'étant retiré après le coucher de l'Electeur, Konigsmarck fut chez la Comteſſe, qu'il trouva en deshabillé ſur un lit de repos. Elle ſe leva, & ayant laiſſé toute modeſtie, elle courut l'embraſſer, en lui avoüent ſa foibleſſe & lui faiſant voir tant de charmes, que Konigsmarck ne ſe fit point ſcrupule de répondre à ſa tendreſſe.

Le jour étoit prêt à paroître quand il ſe retira chez lui. Il ſe jetta ſur ſon

lit pour y prendre quelque repos, mais ce fut en vain, & il se reprochoit continuellement d'avoir été sensible aux charmes de l'ennemie déclarée de la Princesse. Dans l'apréhension qu'elle ne l'aprenne, il résolut de lui faire part de sa Conquête, & se rendit chez la Princesse, qui étoit a sa toillette avec une grosse Cour, elle en congédia une partie, & n'étant resté que peu de monde avec Konigsmarck, elle l'apella vers une fenêtre ou elle s'étoit retirée. Elle lui témoigna le regret qu'elle avoit du départ du Duc de Zell son pere & de la Duchesse sa mere, & lui dit qu'elle auroit bien souhaité pouvoir les accompagner jusqu'à Zell, pour y passer quelques mois avec eux. Mais c'est envain, continua-t'elle, que j'en ai demandé la permission à l'Electeur. Le Comte de Plate lui a representé que mon voyage lui couteroit trop. Elle se plaignit en même-tems de ce Comte : Mais à quoi est-ce que je pense, ajoûta-t'elle en riant, de vous parler avec tant de franchise ? Depuis hier vous êtes si bien avec le Comte ou plûtôt avec sa femme, que je dois desormais vous parler d'eux avec plus de circonspection. C'est ce que je ne céle point,

point, Madame, repliqua Konigsmarck, & j'aime mieux passer pour indiscret que de vous manquer de fidélité. Il lui conta toutes les avances de la Comtesse de Plate, en dissimulant néanmoins ce qui étoit à dissimuler, & ajoûta que si de voir ou de parler à la Comtesse, cela le privoit de l'honneur de sa confiance, il ne la verroit de sa vie. Non, Konigsmarck repliqua la Princesse, voyez-la je vous prie, cela n'empêchera pas que je ne sois toûjours de vos amies, étant persuadée que vous m'estimerez plus que cette femme ; Je suis charmée qu'elle ait de la bonne volonté pour vous, puisque peut-être vous pourrez la porter à ne me pas desservir auprès de l'Electeur, comme celle ne cesse de le faire. La Princesse sortit dans ce moment, où Konigsmarck auroit peut-être hazardé de lui déclarer ce qu'il n'avoit encore osé faire. Il s'en retourna chez lui accablé de tristes réflexions, & étant au desespoir de ce que la Princesse lui conseilloit si froidement de voir la Comtesse : Il résolut cependant de rester éternellement malheureux plûtôt que de déclarer ses sentimens à la Princesse.

Le Prince Charles d'Hanover étant parti en ce tems-là pour aller joindre l'Armée Impériale, contre les Turcs, demanda à Konigsmarck s'il vouloit l'accompagner, & dit qu'il en parleroit à l'Electeur. Konigsmarck ayant accepté la propoſition, & l'Electeur ayant accordé la permiſſion, on diſpoſa toutes choſes pour la Campagne.

Le jour du départ aprochoit Konigsmarck étoit d'une triſteſſe mortelle, perſonne n'en devinoit la véritable cauſe, car il étoit connu pour un homme de cœur, & il en avoit donné des preuves dans une Campagne qu'il avoit déja fait contre les Turcs. L'Electrice lui fit la guerte de ſa mélancolie, & la Princeſſe, lorſqu'il prit congé d'elle, lui dit qu'elle lui ſçavoit bon gré du regret qu'il témoignoit de quitter Hanover. Je penſe y avoir quelque part, continua-t'elle, & je crois que vous m'êtes aſſez attaché pour ne vous pas ſéparer de moi ſans quelque peine; ſi cela eſt, je vous aſſure que je n'en ſuis point ingrate, & que vôtre départ me cauſe du déplaiſir. Vous me laiſſez dans un tems où j'ai beſoin de vos conſeils, & je demeure ſeule parmi mes ennemis. Conſer-

vez-

vez-vous & revenez le plûtôt qu'il vous sera possible, parce que je prévois que les mauvais traitemens que l'on me fait ici, me feront enfin prendre un parti auquel je ne veux ni ne puis me déterminer sans vous.

L'on ne peut exprimer ce que sentit Konigsmarck au discours obligeant de la Princesse, s'il avoit été seul, il lui auroit sans doute déclaré sa passion ; mais en presence de toute la Cour qui étoit dans la même Chambre, il y auroit eu de la témérité à se découvrir. Il lui répondit seulement en peu de mots qu'il estimoit son sort bienheureux & qu'il seroit toûjours prêt à exécuter ses ordres & à se sacrifier pour elle. La Princesse, après lui avoir souhaité une heureuse Campagne, le quitta pour se mettre au jeu, & Konigsmarck sortit accablé de douleur.

En s'en allant, il rencontra la Comtesse de Plate qui lui dit que si elle avoit quelque part au chagrin qu'il faisoit paroître de quitter laCour, ce seroit la seule chose qui pourroit la consoler de son absence. Vous me flâtez trop, Madame, répondit Konigsmarck d'un air assez embarrassé, vous ne sçauriez douter

qu'ayant pour vous les sentimens les plus tendres, le déplaisir de vous quitter ne fasse aujourd'hui toute ma peine, & que je n'apréhende vivement que mon absence ne me fasse oublier de vous. Elle l'assura du contraire, & ils se dirent les choses les plus tendres. Il la reconduisit ensuite chez elle, où l'Electeur étant venu, il se retira par respect, & partit le lendemain avec le Prince Charles pour se rendre à l'Armée.

Toute la Cour partit le même jour pour une des Maisons Electorales, où l'Electeur reçut la nouvelle que le Parlement d'Angleterre, à la sollicitation de Guillaume III. leur Roi, avoit passé un Acte par lequel ils apelloient à la succession de leur Couronne, au cas que le Roi Guillaume & la Princesse Anne vinssent à mourir sans posterité, l'Electrice d'Hanover & ses enfans.

Cette grande nouvelle donna lieu à des fêtes & à des réjoüissances où la Princesse assista sans être touchée de la joie qui animoit toute la Cour. L'Electrice lui fit des reproches du peu de sensibilité qu'elle faisoit paroître dans une occasion qui la devoit intéresser, puisque les esperances

n'étoient

n'étoient pas si éloignées qu'on ne les pût voir accomplies, le Roi Guillaume étant veuf, sans qu'il y eût apparence qu'il se remariât & eût des Enfans, & la Princesse Anne étant déja assez âgée pour qu'on pût croire qu'elle n'en auroit point non plus, joint que l'Electrice qui desiroit avec passion de mourir Reine d'Angleterre, avoit envoïe secrettement le Medecin Steindhal à Londres, pour reconnoître la complexion de la Princesse Anne, & il raporta qu'elle n'étoit point propre à la progéniture.

La Princesse s'excusa, en disant qu'elle se defioit si fort de sa destinée, qu'elle croyoit devoir être toûjours malheureuse quelque bonheur qui semblât se préparer pour elle; & que d'ailleurs la possession de la Couronne d'Angleterre, paroissoit si éloignée, & étoit si dangereuse par le peu d'attachement des Anglois pour leur Roi, qu'elle ne sçavoit si c'étoit un bien fort desirable de régner sur eux. Effectivement, dit l'Electrice la révolution arrivée sous Charles I. & le sort de sa famille sont des preuves bien convainquantes de l'inconstance des Anglois. Cependant il y a une maniere de les gouverner,

& il est toûjours beau de régner. Comme l'Electrice s'exprimoit avec toute la facilité imaginable, & qu'elle possédoit parfaitement l'Histoire d'Angleterre, elle voulut bien avoir encore la complaisance pour la Princesse, de lui reciter ce fameux événement arrivé sous Charles I. incroyable aux siécles à venir.

HISTOIRE DE LA REVOLUTION ARRIVEE SOUS CHARLES I ROI D'ANGLETERRE.

CHARLES I. fut le fils unique & le seul héritier que Jacques I. laissa après sa mort. Il nâquit en Ecosse au mois de Novembre 1600. & il fut couronné à Westminster, en Février 1625. il le fut de même à Edimbourg en 1633. Peu de tems après son avénement à la Couronne, il épousa Henriette-Marie fille d'Henri IV. Roi de France. Cette nouvelle Reine étant d'un esprit vif & entrepenant, & le Roi un peu effeminé, cela ne contribua pas peu à gâter les affaires de Charles I.

Ce Roi se sépara de son Parlement auquel il avoit donné des sujets de mécontentement trop réels : il entreprit témérairement deux Guerres qui lui furent très désavantageuses contre les deux Couronnes de France & d'Espagne ; & la faveur qu'il témoignoit au Duc de Buckhingham, & les graces & les dignitez dont il comabloit avec profusion cet homme, qui etoit devenu odieux à l'Etat, rendirent aussi le Roi odieux au Peuple. Mais rien ne contribua plus à son desastre, que le long intervale de tems qu'il laissa sans convoquer un Parlement, durant lequel tems, il étoit arrivé des plaintes & des desordres ausquels il n'y avoit que le Parlement qui pût y remédier. Le Roi se laissant entraîner aux persuasions emportées de *Laud* Archevêque de Cantorberi, obligea l'Eglise d'Ecosse à se conformer pour le Service divin à la Liturgie Angloise, ce qui lui couta bien cher ; puisque les Ecossois furent les premiers qui prirent les armes contre le Roi, cet évenement avec quantité d'autres, obligea Charles I. de convoquer un Parlement en Angleterre & de le rendre comme perpetuel. Ce même Parlement

s'engagea dans une Guerre civile contre le Roi, laquelle ne finit que par la plus fuṇeſte cataſtrophe, comme on le verra ci-après.

Charles I. étoit d'une taille médiocre; il avoit un air également agréable & majeſtueux; il étoit affable à tous, mais il avoit une tendreſſe démeſurée pour ceux qu'il aimoit. Ses cheveux étoient couleur de chataigne, fort beaux & qui friſoient naturellement; il avoit des yeux fort grands & pleins de feu; le nez beau & tous les traits fort réguliers. On aſſure qu'à ſon avenement à la Couronne, il étoit doüé de qualitez capables de ſe faire aimer & craindre, tant par ſes Sujets que par ſes Alliez, s'il avoit ſçû mieux ménager ſon autorité & ſa bienveillance; mais on remarque qu'il avoit fait des fautes eſſentielles à ces deux égards, étant trop précipité & trop inégal dans l'un & dans l'autre; on dit qu'il étoit trop prompt à prendre feu, & dans le même tems trop mou; il n'avoit pas plûtôt formé la réſolution de convoquer un Parlement, qu'il penſoit à le diſſoudre; ce qui provenoit ou d'une inconſtance naturelle, ou de la complaiſance aveugle qu'il avoit pour ſes Favoris; il faiſoit la

Guerre & la Paix avec ſes voiſins, très-ſouvent à contre-tems, & presque toujours à ſa confuſion.

On a obſervé que dans ſon enfance, étant malade à la mort on en vint aporter la nouvelle à la Reine ſa mere : *Non*, répondit-elle, *il ne mourra pas, mais il vivra pour ſe perdre lui-même & pour perdre ſes trois Royaumes*. Il y a eu des perſonnes qui n'ont pas fait difficulté d'affirmer qu'un Etranger fort ſçavant, avoit prédit à la Reine quel feroit le ſort de ce jeune Prince, & on à remarqué qu'au commencement de ſon régne, la peſte fit un ſi grand ravage en Angleterre, qu'on n'en avoit jamais vû dans le Royaume une pareille; elle emporta dans la ſeule Ville de Londres plus de trente mille perſonnes en une année de tems, & les ſuperſtitieux de la Religion Anglicane attribuerent ce fleau de Dieu aux grands nombres de Catholiques Romains que la Reine, épouſe du Roi Charles I. amena avec elle en Angleterre. Elle avoit à ſa ſuite un Evêque auquel le Roi s'étoit engagé de donner une penſion de quatre mille livres ſterlins, elle avoit quatre Aumôniers, chacun deſquels devoit avoir mille livres ſterlins par

an ; un Confeſſeur, deux Chapelains, deux Clercs de Chapelle, autant de Chantres, & douze Prêtres de l'Oratoire. Outre tous ces Ecléſiaſtiques qui avoient des penſions conſidérables, la Reine avoit encore amené quatre Dames d'honneur, ſix Demoiſelles avec leurs Gouvernantes, ſix Valets de Chambre, un Chambellan, un Secretaire, ſix Servantes, un Medecin, un Apoticaire, un Chirurgien, un Panetier, des Echanſons, des Cuiſiniers, des Rotiſſeurs, des Boulangers, des Cochers, &c. tout cela paroiſſoit des nouveautez aux Anglois ; pareille choſe ne s'étoit pas vûë dans le Roïaume depuis plus de ſoixante-dix ans. On peut aiſément s'imaginer qu'un débarquement pareil ne manqua pas de ſoulever l'indignation des Proteſtans Anglois. Outre ce cortege de Catholiques Romains qui formoient la Maiſon de la Reine, il arrivoit de tems en tems à Londres & autres endroits du Royaume, des troupes de Moines & de Prêtres traveſtis, qui ſe fondant ſur la protection de la Reine, ſe firent jour juſques dans les maiſons & familles des Proteſtans, n'epargnant ni ſoins, ni veil-

veilles, ni promesses, pour attirer ceux qu'ils pouvoient : ils pousserent même la temerité jusqu'à se vanter, que dans l'espace d'un tems très-cour, ils avoient entraîné dans le sein de leur Communion, un nombre innombrable de personnes ; cela donna lieu aux Pasteurs Anglois de rèveiller leur zèle & leur courage ; les Evêques, les Ministres s'en plaignirent hautement au Roi, les Peres de famille se joignirent à ces Evêques, & representerent au Roi qu'on leur débauchoit leurs enfans & leurs domestiques, que plusieurs avoient été envoyez au-delà de la Mer, pour être de plus en plus instruits & fortifiez dans la croyance de la Religion Romaine. Ces plaintes, ces desordres ayant été portez jusqu'au pied du Trône, & réiterées par des personnes du plus haut rang ; le Roi se vit enfin obligé de renvoyer en France, ou de congédier tous les Domestiques de la Reine, qui assurément ne s'en retournérent pas les mains vuides. Ce fut au mois d'Aoust de l'année que le Roi avoit été couronné, qu'on les fit partir & tous les Catholiques qui s'étoient introduits dans le

 Royau-

Royaume. Lorsque le Roi leur annonça cet ordre, il leur dit : *Je suis fâché de me voir forcé à cette triste extrémité, il y en a parmi vous qui méritent un meilleur sort ; mais ils sont envelopez dans la conduite des indiscrets, & malheureusement confondus avec les autres qui ont eu l'insolence de m'exposer, ce qu'en honneur je ne peux m'empêcher de punir.*

C'est ainsi que finit la Campagne de ceux qui étoient venus pour officier à la Chapelle de la Reine, & qui ayant entrepris de faire la fonction de Missionnaires sous les yeux des Protestans Anglois, & dans le sein de leur Patrie, furent obligez d'abandonner un terrain, qu'ils nommoient entr'eux, *Païs découlant de miel & de lait*; mais leur imprudence fut une des principales causes pour laquelle on les chassa de ce Royaume.

Dans ce même tems-là, le Roi épousa la querelle des Réformez de la Rochelle, & s'engagea dans une Guerre contre la France, pour leur défense, il y fut porté par Buckingham qui lui fit entendre que les Protestans étoient fort maltraitez en France ; que cependant ils y étoient fort puissans, ensorte que si Sa Majesté vouloit leur

leur accorder sa protection, ils mettroient la division dans ce Royaume, & susciteroient une nouvelle Guerre civile : il representa les avantages que le Roi en retiroit d'une maniere si patétique, que Charles I. sans considérer le labirinthe où il s'alloit engager, & sans penser mûrement aux conséquences d'une pareille entreprise, envoya une personne pour traiter de cette affaire avec le Duc de Roham auquel on promit de grands secours par mer. On déclara donc la Guerre à la France, & le Roi fit part à son Conseil des motifs & des raisons de cette entreprise. L'Angleterre mit en mer une Flotte qui consistoit en plus de cent voiles, sur laquelle on avoit embarqué sept mille soldats. Ce projet qu'on avoit tenu secret le plus qu'il étoit possible, allarma le Cardinal de Richelieu qui étoit à la tête des affaires en France; mais comme ce premier Ministre étoit l'homme du monde le plus fécond en ressources, il sçut gagner Buckingham. Ce Duc après avoir été fait Amiral de la Flotte, & Général des Troupes qui y étoient embarquées, partit de Portsmouth le 7. Juillet 1627. & le 20. du même mois, elle parut devant la

Rochelle : à son aproche les Rochelois fermerent les portes de la Ville de peur de quelque surprise, comme n'étant pas informez qu'une Flotte Angloise dût venir si proche d'eux; peu de tems après ils virent arriver le Duc de Soubize & le Chevalier Becher qui leur dirent de la part du Duc de Buckingham, que le Roi d'Angleterre par un mouvement de compassion, & à cause de ce qu'ils souffroient, leur envoyoit du secours; le Maitre de la Ville répondit pour les Habitans, qu'ils remercioient très-humblement Sa Majesté des marques qu'il leur donnoit de sa bonté & de sa protection; mais qu'étant dans une étroite union avec les autres Protestans du Royaume, ils ne pouvoient sans leur participation recevoir dans leur Ville le secours qui leur étoit offert. Tel est le sentiment commun des Historiens touchant ce refus, mais l'Histoire secrette a decouvert un autre motif qui & est plus naturel, & plus véritable. Monsieur de Soubize & Saint-Blancard Gentilhomme du Languedoc, avoient menagé les secours de cette Flotte à la Cour d'Angleterre, sans le consentement des Rochelois, laquelle

quelle Flotte devoit sous prétexte de secours, s'emparer de la Rochelle & la conserver pour les Anglois; & comme on n'a pas lieu de douter que les Rochelois n'eussent eu avis de ce dessein charitable, c'est-là la véritable raison qui leur fit refuser aux Anglois l'entrée dans leur Ville.

Le Duc de Buckingham voïant que la méche étoit découverte, & qu'il ne lui seroit pas facile d'y entrer par force, fit voiles vers l'Isse de Rhé où Thoiras commandoit. Celui-ci tâcha d'abord de s'oposer à la descente des Anglois; mais comme il n'avoit que peu de monde, il se vit obligé de se retirer dans le Fort de Saint Martin, qui étoit de bonne défense. Buckingham en fit le siége dans les formes; mais comme il avoit employé trop de tems à faire la descente, & qu'il poussa ce siége avec une lenteur affectée, il donna tems à la France d'y envoyer du secours; le Comte de Schomberg à la tête de cinq à sixmille hommes pas sa dans l'Isle sans aucune oposition de la part de la Flotte Angloise, & marcha vers le Fort de Saint Martin, dont le Duc de Buckingham leva le siége avec tant de précipitation, qu'il eut beaucoup

de difficulté à faire embarquer les Troupes qui lui restoient, qui étoient en petit nombre; car on prétend que de sept mille hommes qu'il avoit emmené d'Angleterre, il en perit près de cinq mille dans cette malheureuse expédition. Après une si glorieuse Campagne, ce Duc de Buckingham revint en Angleterre tout couvert de Lauriers de la part de la France; & comme il n'avoit fait aucun bien aux Rochelois, ni aucun mal aux Habitans de l'Isle de Rhé, il se flâta de la récompense qui lui avoit été promise; mais il trouva la porte fermée pour lui & qu'on l'avoit trompé sous de fausses promesses. Se voyant ainsi exposé à la risée de la Cour de France, dont il avoit été la dupe, il jura de s'en venger à la premiere occasion, & d'agir contr'elle avec toute la rigueur possible. L'année suivante il se presenta cette occasion : en 1628. la Rochelle fut assigée par le Roi de France; & comme tous les Protestans de l'Europe avoient les yeux sur ce que les Anglois feroient dans cette conjoncture, le Roi Charles fit préparer une Flotte pour secourir cette Ville; le Duc de Buckingham qui étoit obsedé d'un esprit de ven-

geance contre la France, obtint encore du Roi qu'il commanderoit cette Flotte, & se rendit à Portsmouth; mais dans le tems qu'il alloit s'embarquer, il fut tué d'un coup de couteau, qui l'ayant frapé au cœur, le fit tomber mort sur le champ. L'Assassin étoit un Lieutenant nommé Felton, qui avoüa qu'il avoit regardé le Duc comme un ennemi de la Patrie: mais malgré son entousiasme, il fut pendu, & ensuite attaché aux fourches Patibulaires qui sont près de Portsmouth. Cependant le secours de la Rochelle ne pouvant être differé plus long-tems, le Roi fit partir la Flotte destiné pour ce secours. Mais le Cardinal de Richelieu avoit usé d'une si grande diligence, que la digue qu'il faisoit faire pour empêcher les Vaisseaux Anglois d'aprocher, se trouvoit achevée, ensorte que la Flotte Angloise se vit obligée de s'en retourner sans rien faire, après avoir vû prendre la Rochelle.

Le Roi donna des marques sensible du chagrin que lui causoit la mort tragique de son Favori, & il poussa son ressentiment si loin, qu'après avoir, pour la troisiéme fois, cassé son Parlement, il fit emprisonner & poursuivre plusieurs Membres

bres de cet auguste Corps qu'il sçavoit avoir été ennemis déclarez de Buckingham.

Après de si dangereuses démarches, & de si grands défauts de politique de la part du Roi, lui & son Conseil ne penserent plus qu'à forger des moyens pour fournir à la Cour ce dont elle avoit besoin. Le premier projet qu'on proposa, fut de publier certains ordres qui concernoient l'Office de Receveur & de Collecteur des amendes & des confiscations, lequel Office avoit été établi dans le tems du dernier Régne par Jacques I. & confirmé par Charles. Mais le sentiment des grands Juges ayant été demandé, ils déclarerent que ces sortes de Lettres Patentes étoient contre les Loix, & désavantageuses au Roi, & ils décidérent unanimement que ce seroit un Crime dans la personne du Roi & dans celle de ses Conseillers, si on se servoit de ces voyes que les Juges avoient condamnées comme arbitraires & illegales. Le second projet & celui qui irrita le plus la Nation, fut d'attaquer ceux qui avoient negligé de venir recevoir l'Ordre de Chevalier au Couronnement du Roi.

C'étoit

C'étoit une ancienne coûtume que ceux qui avoient quinze livres ſterlins de rente en fonds de terre, étoient obligez de ſervir le Roi dans ſes Guerres, & que ceux qui n'étoient pas en état de ſervir, compoſoient avec le Roi, pour une certaine ſomme on les déchargeoit. Ceux donc qui étoient aſſez riches pour avoir quinze livres de rente, devoient être faits Chevaliers, ce qui ne fut d'abord qu'une ſimple coûtume fut changé en loi ſous le Régne d'Edoüard II. Dans la ſuite des tems cela fut hors d'uſage. Charles I. ſe fondant ſur ce que le Statut n'avoit pas été révoqué, voulut le faire valoir à ſon couronnement, & prétendit uſer d'une grande condeſcendance, en ne faiſant ſommer pour venir recevoir l'Ordre de Chevalier, que ceux qui avoient 40. livres ſterlins de rente annuelle. Il ſe trouva très peu de gens qui vouluſſent obéir à ces ſommations dont l'uſage étoit entierement oublié. Le Roi même laiſſa paſſer ce refus ſans y faire beaucoup d'atention. Mais après la diſſolution du troiſiéme Parlement, il établit des Commiſſaires pour compoſer avec les dé-

défaillans, tant pour leurs desobéïssances à ses ordres, que pour être dispensez de recevoir l'Ordre de Chevaliers. Les instructions données aux Commissaires portoient, qu'ils ne composassent point avec les défaillans pour moins que trois fois & demi, autant qu'ils étoient taxez pour le payement des subsides; & comme il n'y avoit plus de Parlement convoqué, c'est en vain qu'on apelloit de ces Commissaires aux Juges du Royaume; ils étoient tous à la discrétion du Roi qui tira plus de cent mille livres sterlins que les défaillans furent contraints de païer. La Cour se servit encore de plusieurs autres voyes pour lever des sommes d'argent, qui toutes illégitimes qu'elle furent n'étoient rien en comparaison du *Ship-Mony*, * taxe qui irrita le Peuple contre la Cour au suprême degré; sur tout, parce qu'on poursuivoit avec la derniere sévérité ceux qui refusoient de payer.

On se plaignoit aussi de plusieurs autres desordres qui s'étoient nouvellement introduits en Angleterre, tels qu'étoient certains mauvais Livres, les réveillons qu'on faisoit le Dimanche pendant la nuit, l'ac-

* Taxe sur les Vaisseaux.

l'accroissement de l'*Arminianisme*, & l'encouragement qu'on donnoit au Papisme; on se plaignoit encore plus positivement de certains Ecclésiastiques *Anglicans*, entr' autres du Docteur *Theodore Price* Chanoine de Winchester, ami intime de l'Archevêque de Cantorbery, qui protestoit de vouloir mourir dans le sein de la Communion Romaine.

L'Eglise Anglicane tomboit alors en décadence, elle étoit sur son déclin & panchoit visiblement du côté du Papisme, & la Cour ne l'ignoroit pas: le Docteur Jean Cosin Chanoine de Durham fut accusé aux Assisses générales qui se tinrent dans cette Ville l'an 1629. d'avoir introduit plusieurs innovations & corruptions dans l'Eglise Cathédrale de Durham; de professer une Doctrine corrompuë; & de combattre la suprémacie du Roi: on prit une connoissance en particulier d'un Sermon que Cosin avoit prêché dans cette Eglise, touchant la Parabole du mauvais grain; dans ce discours il s'étoit émancipé de dire, que lorsque les Réformateurs avoient aboli la Messe, ils avoient ôté ou du moins gâté la Religion, & tout le Service divin; que ce qui étoit apellé Réfor-

ma-

mation, devoit être plûtôt nommé une Dépravation, & qu'on n'avoit pas tellement aboli la Messe, que cela pût détruire la presence réelle de CHRIST dans la sainte Céne; & que si la Réformation pensoit ou enseignoit autrement, ce n'étoit pas une Réformation, mais une difformité dans la Religion. Enfin, il dit & soutint un jour, étant invité à un dîner public, *que le Roi d'Angleterre n'ètoit pas le Chef de l'Eglise, & qu'on ne devoit pas l'apeller ainsi.* Les Jurez qui étoient assemblez pour cette affaire, déciderent que les accusations étoient réelles & véritables; mais on arrêta les procédures, & voilà à quoi aboutit toute cette affaire.

Charles n'étoit pas fort enclin à courtiser les Dames, & il n'eut pas beaucoup de Maîtresses; on remarque cependant une avanture assez singuliere qui lui lui arriva; le Comte de Denbigh fut employé par ce Prince en plusieurs negociations en Espagne, à Venise, & autres Cours d'Italie: à son retour en Angleterre, il amena avec lui de Venise, une charmante Maîtresse; & comme il fut curieux de lui faire voir

voir la Cour, le Roi fut frapé de sa beauté, & dit au Comte : *Mylord vous avez amenè avec vous une fort belle Personne ;* si le Roi s'en fût tenu au compliment, cela n'étoit que très-obligeant pour le Comte & pour la Dame : mais ce Prince fut si transporté qu'il la baisa & lui mit la main sur le sein, ce qui irrita si fort le Comte, qui étoit d'un esprit hautain & fier, qu'il arracha cette Dame brusquement d'entre les bras du Roi, & lui dit : *Vôtre Majesté m'a employè dans dès Cours, où c'est un crime digne de mort que de toucher la femme d un autre :* Surquoi le Roi lui donna un soufflet, & lui ordonna de quitter la Cour : ce Comte qui venoit d'être si fort maltraité, ressentit cet affront si vivement, qu'il devint dans la suite un des plus grands ennemis du Roi, & obtint un Commandement dans l'armée des Parlementaires.

Pour donc revenir à ce qui a occasionné la perte de ce Prince, il est certain que les troubles qu'il excita en Ecosse en font une partie considérable ; mais comme cette matiere a été traitée amplement par les Historiens, il faut s'arrêter sur quelques traits particuliers & secrets qui ne sont pas si généralement connus, & qui feront voir

le pouvoir despotique & absolu que Charles I. exerçoit, & qui lui couta bien cher dans la suite.

Lorsque ce Roi fut couronné en Ecosse l'an 1633. avec des profusions qui incommodérent fort le Peuple, le Parlement d'Ecosse s'assembla, les Seigneurs y préparerent un Acte qui déclaroit la prérogative Royale, comme elle avoit été confirmée par les Loix en 1606. à quoi on fit une addition, passée par un autre Acte en 1609. par laquelle Jacques I. avoit le pouvoir de prescrire aux Ministres la maniere dont ils devoient être habillez : ceci avoit été fait autrefois par une pure condescendance que le Peuple avoit pour ce Roi, & pour la haute idée qu'ils avoient conçuë de son grand sçavoir & de sa grande expérience ; qualitez dont il ne fit aucun usage durant tout le cours du reste de son Régne. En 1617. les Seigneurs assemblez en Parlement, voulurent pour gratifier le même Roi, faire un autre Acte par lequel ils autorisoient Sa Majesté à décider de toutes les affaires Ecclésiastiques, avec un certain nombre compétant du Clergé ; mais le Roi qui étoit alors

alors au Parlement en personne, craignant que cet Acte ne passât point, & prévoyant qu'en le mettant à exécution, cela causeroit de grands troubles, il le fit suprimer à la premiere lecture qui en fut faite.

Lors donc que sous Charles I. on voulut mettre ensemble les Actes de 1606. & de 1609. avec celui de 1633. le Comte de Rhotes s'y opposa fortement, disant que ces Actes devoient être séparez; mais le Roi dit d'un ton absolu, *qu'à present ce n'étoit plus qu'un seul Acte, & que ce Seigneur n'avoit qu'à voter pour ou contre*: ce Comte répondit au Roi, *qu'il étoit pour la prérogative Royale autant qu'acun homme; mais que cette addition étoit contraire aux Libertez de l'Eglise, & que son sentiment étoit qu'on ne devoit rien déterminer en pareille affaires sans le consentement du Clergé, ou au moins sans l'a voir entendu*: Alors le Roi lui ordonna d'une maniere absoluë de ne plus raisonner, mais qu'il eût à voter, ainsi ce Seigneur donna sa voix. *Je n'y consent pas.* Quelque peu d'autres Seigneurs

voulurent auſſi parler ſur cette matiere ; mais le Roi les arrêta tout court, & leur ordonna de voter : la plûtart des Membres des Communes opina pour la négative ; de ſorte que cet Acte fut réellement rejetté par la pluralité des voix, ce que le Roi ſçavoit fort bien ; car s'étant fait donner une liſte des Membres, il marquoit avec ſa plume ceux qui avoient voté pour ou contre. Cependant le Clerc des Regîſtres, dont l'Office eſt de ramaſſer & de déclarer les voix, déclara fauſſement que la pluralité étoit pour l'affirmative : mais le Comte de Rhotes ſoutenant que cela n'étoit pas, & que la négative l'avoit emportée de beaucoup, le Roi lui dit que la déclaration du Clerc des Regiſtres, devoit être regardée comme bonne & valable, à moins que ce Comte ne voulût accuſer, en plein Parlement, ce Clerc d'avoir falſifié les Minutes ; mais qu'au cas que ce Comte n'eût pas des preuves évidentes de ſon accuſation, on lui infligeroit le même châtiment qu'on auroit fait au Clerc, ſi on l'avoit trouvé coupable. Le Comte de Rhotes ne voulut pas tenter l'avanture, ainſi cet Acte fut publié, quoiqu'en effet il eût été rejetté.

Le

Le Roi témoigna ensuite son indignation contre tous ceux qui, en cette occasion, s'étoient déclarez pour la négative: surquoi les Seigneurs eurent entr'eux plusieurs conférences, dans lesquelles ils conclurent que tous leurs priviléges & toutes leurs libertez étoient perduës, & qu'un Parlement ne devoit plus être regardé que comme une dérision, tandis que le Clerc des Regiſtres auroit la licence de déclarer à sa liberté, quel étoit le nombre des voix pour ou contre, & qu'on refusoit d'acoorder la voye du Scrutin. Pour aporter un remède à cet injuſte & indigne procédé, le Procureur Général fit une Requête qui devoit être signée par les Seigneurs, dans laquelle ils exposoient les sujets de leurs juſtes plaintes, & suplioient Sa Majeſté de redresser leurs griefs. Il montra cette Requête à quelques-uns des Seigneurs, entr'autres à Milord *Balmerinock* qui en aprouva assez le plan, mais il fut d'opinion qu'il y avoit quelques altérations à y faire. La chose demeura assoupie pour quelque tems, jusqu'à ce que le dessein des Seigneurs ayant été découvert par l'Archevéque *Spotsvvood*, la Cour fit faire le procès à *Balmerinock*, qui fut barba-

rement condamné à perdre la vie, pour avoir donné son aprobation à cette Requête : il est vrai qu'on eut honte d'exécuter cette injuste Sentence, & qu'on accorda à ce Seigneur son pardon; mais comme il regardoit d'un œil de mépris & irrité, les injustices qu'on lui avoit faites en procédant contre lui, & le peu d'égard qu'on avoit eu pour sa qualité dans le pardon qui lui avoit été envoyé; il ne se crut pas obligé d'en avoir la moindre obligation, & il est constant que la décadence & la ruïne des affaires de Charles dans le Roïaume d'Ecosse, provenoit en grande partie de cette violente & arbitraire procédure.

Cette conduite du Roi paroîtra sans doute fort étrange : mail il y ajoûta quelque chose de bien plus surprenant. Il avoit travaillé pendant plusieurs années à s'aproprier les terres d'Eglise, & les Dixmes, dont les possesseurs n'étoient pas d'humeur à se désaisir; il étoit sur le point de changer toutes les constitutions de ce Royaume, & de l'Eglise, en y introduisant la Liturgie Angloise, &c. Et dans le tems qu'il se promettoit d'exécuter ces entreprises si

sca-

ſcabreuſes, il n'avoit point d'armée ſûr pied, mais il ſe contentoit d'eſſaïer s'il en pourroit venir à bout par des exécutions civiles, foibleſſe qui l'expoſoit au mépris de ſes Sujets. Tous ceux qui venoient de la Cour, ſe plaignoient hautement de l'opiniâtreté & de l'indocilité Roi, du progrès du Papisme, du trop grand aſcendant que la Reine avoit ſur l'eſprit du Roi, de la faveur qu'on témoignoit au Nonce du Pape, & du nombre prodigieux de Proſélites que Rome faiſoit en Angletterre : tout cela ne contribua pas peu à mettre les armes à la mains des Ecoſſois contre leur propre Roi : au commencement ils ſe contentoient de proteſter contre les différentes proclamations du Roi : mais ayant été pouſſez à bout ils lui réſiſterent en face, & furent les premiers qui ſe ſouleverent ouvertement contre lui : Ajoûtons à cela qu'ils y furent auſſi pouſſez par quelques eſprits turbulens, qui ne vivent que par les desordres, ou qui ont des vûës particuliéres pour les fomenter.

Dans ce tems-la le deſſein ayant été conçû par une Nation voiſine, d'ériger

en République les Païs-Bas-Espagnols, Fréderic Henri, Prince d'Orange, crut qu'il étoit nécessaire de faire part de ce projet au Roi d'Angleterre. Le Prince dit donc à l'Ambassadeur d'Angleterre, qu'on devoit communiquer au Roi une chose qui étoit de la derniere conséquence, mais qu'elle étoit d'une telle nature, & que les personnes qui y étoient intéressés, étoient d'un tel caractére, que le tout demandoit un secret inviolable : qu' ainsi on ne pouvoit se résoudre de le communiquer au Roi, à moins qu'il n'eût la bonté de promettre qu'il n'en parleroit absolument à qui que ce fût : pendant un certains tems le Roi le fit, & ensuite le Prince d'Orange lui envoya tout le projet. Mais le secret fut mal gardé, soit que le Roi l'eût confié à quelqu'autre personne, où qu'on eût enlevé de son Cabinet les papiers qu'on lui avoit envoyé sur cet article : car ils furent remis entre les mains de la Cour à Bruxelles : un des Ministres d'Etat, impliqué dans ce projet, fut décapité; & les autres, prévenant l'orage, se retirerent en Hollande, où ils trouveverent un refuge assuré. Depuis ce tems-là le Prince d'Orange n'eut plus aucune cor-

correſpondance avec la Cour d'Angleterre.

Charles I. de ſon côté ſe trouvoit dans une tres-facheuſe ſituation : les Ecoſſois avoient pris les armes, étoient entrez en Angleterre, avoient forcé le paſſage de la Thyne, battu un corps conſidérable de l'armée du Roi, & s'étoient rendus maîtres de la Ville de Newcaſtle : De plus, il voyoit ſes Troupes peu diſpoſées à le bien ſervir : elle conſiſtoient, pour la plus grande partie, en des ſoldats enrôlez par force dans les diverſes Provinces, & prévenus, ainſi que le reſte du peuple contre le Gouvernement. D'ailleurs la valeur des Ecoſſois étant exagérée par ceux qui avoient été battus, & par les ennemis ſecrets du Roi, donnoit de la terreur aux Troupes Angloiſes. Outre cela le Roi manquoit d'argent pour les payer. Toute ſa reſource conſiſtoit dans deux cens mille livres ſterlins, empruntez de la ville de Londres, en attendant qu'il plût au Parlement, qu'il convoqua, afin de lui fournir l'argent qui lui ſeroit néceſſaire : mais il ne pouvoit que difficilement ſe flâter que le Parlement dût lui être favorable. Tout le monde étoit perſuadé qu'il

ne l'avoit convoqué que malgré lui, & parce qu'il n'avoit pas trouvé d'autre moyens pur se tirer du mauvais pas où il s'étoit engangé. Ce qui s'étoit passé dans les quatre Parlemens, qui s'étoient tenus depuis le commencement de son Régne, les dissolutions de ces mêmes Parlemens avec aigreur, les emprisonnemens de leurs Membres, l'interruption des Parlemens pendant douze ans, les taxes imposées par la seule autorité du Roi pendant cette interruption, les monopoles sur toutes sortes de Marchandises & de Denrées, la décadence du Commerce, la protection ouverte que le Roi avoit accordé aux Catholiques & aux Arminiens, les rigueurs exercées contre les Presbytériens, les innovations introduites dans la Religion, le soupçon presque universel qu'on avoit dessein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, l'autorité excessive que le Conseil & la Chambre-Etoilée créée par le Roi, avoient usurpée, la corruption des Juges, en un mot les principes de Despotisme que la Cour avoit voulu établir, causoient un mecontentement universel. Le Roi ne l'avoit pas ignoré, & jusqu'à-

lors il ne s'en étoit pas mis en peine : mais il commençoit à en craindre les suites depuis qu'il se voyoit sur le point d'être exposé à la mauvaise humeur d'un nouveau Parlement, qui vraisemblablement ne perdroit pas l'occasion de travailler à la réparation des griefs, que les precédens avoient inutilement demandés. Il étoit néanmoins si prévenu & animé contre les Ecossois, qu'il se flâtoit encore de l'espérance que le nouveau Parlement regarderoit leur entrée en Angleterre comme une invasion, comme une guerre faite, non au Roi, mais au Royaume, & qu'il lui fourniroit les moyens de les repousser dans leur païs, & de châtier leur audace : mais il ne tarda pas à s'apercevoir que son espérance étoit mal fondée.

Le Parlement s'assembla donc, selon les Ordres du Roi, le 3. Novembre 1640. On n'avoit jamais vû cette Assemblée si nombreuse, n'y ayant que très-peu de Membres absens. Chacun regardoit cette occasion comme la plus favorable qui se pût presenter, pour remédier aux maux du Royaume ; & tous les Membres, à l'exception de quelques-uns

qui

qui étoient entiérement dévoüez au Roi, se faisoient un devoir de contribuer au rétablissement du Gouvernement, d'une maniére conforme à sa véritable & ancienne constitution. C'étoit-là aussi l'attente du peuple.

Après un si long intervale de tems de douze années, que les affaires avoient été très-mal gouvernées en Angleterre, on ne doit pas douter que le Parlement avoit sur les bras plus qu'il ne pouvoit porter, & des abus à réformer, qui auroient demandé un tems plus calme qu'il ne l'étoit alors; & dans une pareille circonstance, le Roi avoit l'imprudence de conserver auprès de lui quantité de domestiques Catholiques, qui portoient ombrage & qui faisoient les derniers efforts pour sçavoir les secrets de la Cour. On allégua en particulier que Monsieur Porter, un des Gentilhommes de la Chambre du Roi, grand Zélateur de la Religion Romaine, révéloit au Légat du Pape tous les secrets qu'il pouvoit attraper : quoiqu'il conversât rarement avec lui, sa femme supléoit à ce défaut; elle rendoit à ce Légat de fréquentes visites, dans lesquelles elle l'instruisoit de tout ce que son mari

ri avoit pû découvrir. On allégua encore, que ce Porter faisoit instruire secrettement ses deux fils dans la Religion Romaine, quoiqu'à l'extérieur ils professassent la Réformée; que l'aîné devoit avoir la survivance de l'Emploi de son Pere; & que si les affaires alloient bien, il y avoit un Chapeau de Cardinal réservé pour le second fils: enfin, que Porter étoit le Patron des Jésuites, auxquels il procuroit, par tout où il pouvoit, des Chapelles, pour y faire librement l'exercice de leur Religion.

La maniére dont le Roi abandonna le Comte de Strafford, ne lui fit pas honneur. Ce Comte fut accusé d'avoir tenté de renverser les Loix fondamentales du Royaume, & d'introduire un Gouvernement arbitraire, & que c'étoit un crime de haute trahison. Ce Seigneur se défendit parfaitement, mais l'acte d'accusation étant passé au Parlement, il fut condamné à mort. Aussitôt le Roi envoya chercher Denzil Hollis, beau-frere de ce Comte, pour avoir son sentiment, & pour sçavoir comment il faudroit s'y prendre pour sauver la vie à ce Comte. Hollis répondit que puisque l'exécution de la Loi

étoit

étoit une des prérogatives Roïales , il étoit au pouvoir du Roi de donner un répi en sa faveur, cependant qu'il le conseilloit de ne le pas faire ; mais qu'il étoit plus à propos de gouverneur cette affaire de la maniere suivante : C'est que le Comte de Strafford s'adresseroit au Roi par une très-humble Requêtte, dans laquelle il suplieroit Sa Majesté de lui accorder un petit délai pour mettre ordre à ses affaires domestique, & pour se préparer à la mort : que le jour d'après, le Roi iroit au Parlement avec cette Requête à la main ; qu'il la mettroit devant les deux Cambres, ausquelles Sa Majesté feroit un discours trés-politique, que lui Hollis avoit composé à ce sujet, & qu'il feroit ses derniers efforts pour engager ses amis à y consentir.

Hollis se donna en effet tant de mouvemens, il fit joüer tant de ressorts qu'il engagea plusieurs Membres du Parlement à entrer dans de favorables dispositions envers le Condamné ; les assurant que s'ils vouloient sauver la vie au Comte il leur seroit entierement dévoüé, & qu'il seroit en son pouvoir de leur rendre beaucoup plus de services en le conservant, qu'ils n'en

n'en recevroient en faisant un exemple de lui. Hollis avoit agi si sincérement & avec tant d'activité dans cette affaire, il avoit gagné en sa faveur tant de personnes, même plusieurs de la haute volée, qu'il ne faisoit aucun doute, que si le parti du Roi avoit agi avec rigueur, on auroit sauvé la vie à Strafford; mais quelques mal intentionnez ayant prévenu la Reine, comme si le dessein de ce Comte eût été par la persuasion d'Hollis, d'accuser la Reine & de découvrir tout ce qu'il sçavoit; elle détourna le Roi d'aller au Parlement comme il avoit résolu de le faire, il se contenta d'y envoyer de sa part le Prince de Galles avec le discours qu'il s'étoit proposé d'y prononcer, écrit de sa propre main. Hollis a avoüé que l'affaire auroit encore mieux réüssi, que si le Roi qui étoit propre à tout gâter par ses manieres dures y eût été lui-même en personne; mais, au grand étonnement de tout le monde, la Reine eut un tel ascendant sur lui, qu'elle l'obligea d'ajoûter ce pernicieux Postscript, *s'il faut qu'il meure il y auroit de la charité à lui accorder un répi jusqu'à Samedi*.

Dans

Dans le même tems Strafford écrivit au Roi, qu'il consentoit à mourir, plûtôt que d'être en sujet de division entre lui & son Peuple. Enfin, le Roi ne pouvant plus résister aux pressantes sollicitations du Parlement & de ses propres Conseillers, ou pour mieux dire, à la crainte de maux qu'il prévoyoit pour lui & pour sa famille, s'il refusoit de consentir à l'Acte qui condamnoit Strafford, donna Commission à quatre Seigneurs d'aller le passer en son nom.

Il n'y eut qu'un jour d'intervale entre le consentement du Roi a l'Acte, & l'exécution du Comte de Strafford qui souffrit la mort avec beaucoup de constance. Lorsque ce Comte eut été exécuté le Roi en eut un chagrin inexprimable, & il assura qu'il avoit été forcé d'y consentir par la nécessité & la perversité des temps.

Les affaires cependant se broüilloient de plus en plus, ce n'étoit qu'Ecrits & que remontrances de part & d'autre ; mais le Parlement étant las de ces combats de plume qui ne finissoient point, défendit par un Ordre imprimé de publier aucune Déclaration du Roi, ni aucun autre Edit contraire aux Ordonnances du Parlement.

lement. Après cela il n'y eut plus aucune espérance de pouvoir se concilier. Le Parlement arma une Flotte que le Roi avoit dessein de surprendre en gagnant ceux qui la commandoient, mais il manqua son coup.

Après cette tentative infructueuse, le Roi jugea qu'il étoit inutile de dissimuler plus long-tems, & qu'il falloit enfin commencer la Guerre. Pour cet effet, il donna ordre au Comte de Newcastle, de se saisir de la Ville de Newcastle, ce qui fut fait quoiqu'avec quelque difficulté, après quoi il fit aussi saisir le Château de Tinmouth. En même-tems, il envoya plusieurs Seigneurs & Gentilshommes en diverses Provinces, pour y lever des Troupes; & par une Patente sous le grand Sceau, il établit le Comte de Hartford pour Lieutenant Genéral dans ses Provinces Occidentales. Il garda auprès de lui le Comte de Lindsey, pour être sous lui Genéral de son Armée. Le Chevalier Ashley fut Genéral de l'Infanterie; & la place de Genéral de Cavallerie fut réservée pour le Prince Robert, Neveu du Roi, & Frere de l'Electeur Palatin, qui étoit attendu de jour en jour.

A peine les Guerres civiles eurent-elles commencé en Angleterre, que le Parlement engagea les Ecossois à venir à leur secours: les Ecossois ne demandoient pas mieux: ils se ressouvenoient agréablement des bons quartiers de rafraîchissemens qu'ils avoient eu ci-devant dans les quartiers Septentrionnaux de l'Angleterre: ils comptoient que cette guerre ne pouvoit jamais leur être desavantageuse, les deux partis étant à peu près d'égales forces, ils s'assuroient de faire pancher la balance de quel côté qu'ils voudroient; & qu'ainsi les deux partis s'empressant à l'envi l'un de l'autre à attirer à soi les Ecossois, ils en retireroient de grands avantages, par raport a la Nation en genéral, & en particulier par raport à eux-mêmes. Le Duc d'Hamilton qui étoit la principale personne à qui le Roi avoit confié le soin de toutes ses affaires en Ecosse, avoit, de la part de Sa Majesté, plein pouvoir d'attirer les Ecossois à son parti, & de faire tels offres à l'armée qu'il jugeroit à propos; cependant cela se devoit pratiquer avec tant de prudence & de secret, qu'au cas que cela vint a être découvert, on ne pût pas au moins le prouver, crainte de donner du dégoût à la Nation

Angloise, qui auroit été irritée au suprême degré, si elle avoit été convaincuë d'un pareil attentat; le Roi consentoit qu'on démembrat de l'Angleterre, les Provinces de Northumberland, Cumberland, Westmerland, & qu'on les unit à l'Ecosse; que Newcastle feroit le Siége du Gouvernement; que le Prince de Galles tiendroit toûjours sa Cour parmi eux; que chaque Office dans la Maison du Roi, à chaque troisiéme Vacance seroit donnée aux Ecossois. Mais le penchant des Ecossois les entraînant d'un tout autre côte, tout ce que le Duc d'Hamilton pût faire en faveur du Roi, fut de les empêcher de prendre aucun engagement pour le Porte-Parlementaire; cela dura jusqu'en 1643; que résistant à tous les avantages qu'on leur offroit, ils préfererent le parti du Parlement, comme plus convenable à leur ligue solemnelle, quoique dans la suite de tems cela leur ait été de peu d'utilité.

Pendant que l'armée Ecossoise agissoit & joüoit son rôle en Angleterre, le Marquis de Monross en prit occasion de lever en Ecosse une armée deMontagnards; comme il étoit du parti de la Cour, il attaqua le 2. Fevrier 1644., avec cette armée

nouvellement assemblée, le Duc d'Argyle, & le battit : quelques uns prétendent que le jour suivant il envoya un exprès au Roi, avec une Lettre, dans laquelle il déclaroit S. M. la véritable aversion qu'il avoit pour qu'on entrât en traité avec un Parlement rebelle ; qu'il étoit fort triste d'aprendre que Sa Majesté y eût déja consenti, mais qu'il espéroit que cela n'étoit pas vrai Il donnoit aussi avis à S. M. que dans peu de mois, il seroit en état de marcher en Angleterre au secours de Sa Majesté, à la tête d'une bonne armée. Par ce Traité il entendoit le projet des Conférences qui furent depuis tenuës à Uxbridge pour parvenir à un accommodement, mais elles n'eurent pas de succès ; cependant l'avantage que Monross avoit remporté, fit une si forte impression sur l'esprit du Roi, qu'il s'imagina que ses affaires changeroient de face, & que par là il traiteroit avec ses Sujets, sous de plus favorables conditions : & il se préoccupa si fort de ces pensées, que les étroites bornes dans lesquelles il resserra ceux qu'il avoit envoyé à Uxbridge, firent avorter tout le plan qu'on avoir formé de part & d'autre : ce qui irrita de plus en plus ceux

qui

qui ne l'étoient que trop. Il est vrai que le Marquis de Monross fit de grands progrès l'année suivante, mais il n'eut jamais l'habilité d'asséoir ses projets sur de solides fondemens, & il n'eut pas le génie de se rendre maître des Places fortes & des Frontieres du Royaume; ensorte que toutes ces expéditions ne tendoient qu'à piller & ravager; ce fut en ce tems-là qu'il se fit un affreux massacre en Irlande, dont depuis on accusa le Roi d'avoir été l'auteur, quelques Historiens l'en ont pleinement justifié.

On a parlé ci-devant de la destinée du Comte de Strafford, on va voir celle du fameux Guillaume Laud, Archevêque de Cantorbery, qui étoit comme Strafford un des grands Favorits de Charles I. Il avoit été accusé de trahison le 18. Decembre 1640. & donné en garde à l'Huissier de la Verge noire. Le 26. Fevrier suivant, les Communes ayant envoyé aux Seigneurs les articles d'accusation contre lui, il fut envoyé à la Tour. Il y demeura jusqu'au mois d'Octobre 1643. que les Communes ayant ajoûté dix nouveaux articles à l'accusation, les Seigneurs ordonnerent qu'il répondroit le trentiéme du

même mois. Il gagna du tems jusqu'au 11. Novembre 1644. , auquel jour il parla plusieurs heures de suite pour sa défense : mais soit que les Communes craignissent que leurs preuves ne fussent pas suffisantes pour le faire condamner, ou que les délais que les Seigneurs lui avoient accordé, lui donnassent lieu de juger qu'ils avoient du penchant à lui sauver la vie, elles se servirent du même moyen qu'elles avoient employé pour finir le Procès du Comte de Strafford, ce fut d'un acte de conviction, qui passa dans leur Chambre le même jour que l'Archevêque parla pour sa défense devant les Seigneurs, n'y ayant eu qu'une seule voix en sa faveur. Cet acte ayant été envoyé aux Seigneurs, ils firent dire aux Communes, que véritablement ils trouvoient l'Archevêque coupable des faits qu'on lui imputoit ; mais qu'ils n'étoient pas bien convaincus que ce fussent des crimes de trahison. Sur cela les Communes leur firent presenter les raisons par lesquelles elles prétendoient prouver qu'il étoit coupable de ce crime.

Enfin le 4. Janvier 1645. l'Acte, pour condamner l'Archevêque à la mort, passa dans

dans la Chambre-Haute, & il fut ordonné qu'il feroit exécuté l. 10. Le 7. les Seigneurs communiquerent aux Communes un pardon du Roi pour l'Archevêque, daté du 12 d'Avril 1643., mais elle n'y eurent aucun égard. Le même jour, l'Archevêque voïant qu'il n'y avoit plus de ressource pour lui demanda aux Seigneurs par une Requete, que le suplice auquel il étoit condamné fût changé en celui d'être décapité. Il demanda encore qu'on lui envoyât quelques uns de ses Chapelains pour le préparer à la mort. Les Seigneurs l'accorderent très-volontiers: mais les Communes refuserent l'une & l'autre de ses deux demandes, & lui envoyerent deux Ministres qu'il n'avoit pas demandez, & un seul de ceux qu'il souhaitoit. Le lendemain il presenta une seconde Requête pour demander d'être décapité, representant qu'il étoit Prêtre, Evêque, Membre du Conseil du Roi, & de la Chambre des Pairs; surquoi les Communes se laisserent enfin fléchir. Lorsqu'il fut sur l'échafaut, il fit un assez long discours, dans lequel, entr'autres choses, il insinua qu'il souffroit la mort pour n'avoir pas voulu

abandonner le Temple de Dieu, & suivre les Veaux de Jeroboam, faisant allusion au Schisme des Presbytériens. Il dit qu' après s'être bien examiné, il n'avoit pas trouvé qu'aucun des crimes dont il étoit accusé méritât la mort, selon les Loix du Royaume. Que le Roi n'avoit jamais eu intention d'introduire le Papisme en Angleterre; & qu'il étoit trèsbon Protestant selon la Religion établie par les Loix. Il protesta que pour lui il n'avoit jamais formé le dessein de renverser les Loix du Royaume, ni d'établir le Papisme: qu'il n'avoit jamais été ennemi des Parlemens, mais que véritablement il n'avoit pas aprouvé la conduite d'un ou de deux. Après qu'il eut fait sa priere, l'Exécuteur lui coupa la tête d'un seul coup. On laissa prendre son Corps à quelques-uns de ses amis, qui le firent enterrer dans l'Eglise de Barking. Telle fut la fin de ce fameux Prélat, qui, quoiqu'en puissent dire ses partisans, fut un des principaux auteurs des troubles qui affligerent l'Angleterre: Premierement, en apuyant de tout son pouvoir les principes du Despotisme, que la Cour s'efforça d'établir pendant plusieurs années: Secondement, en

usant

usant de trop de rigidité dans l'observation des minuties du service Divin, & en voulant forcer tout le monde à s'y conformer. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est qu'il étoit lui-même convaincu que cette rigidité étoit nécessaire.

Le même jour que les Seigneurs donnerent leur consentement à l'acte de condamnation contre l'Archevêque, ils passerent aussi une Ordonnance pour abolir les prieres communes, avec la Liturgie de l'Eglise Anglicane, & pour établir le Directoire qui avoit été dressé par l'Assemblé Ecclésiastique. Ce fut par-là qu'on acheva par autorité publique, de rendre l'Eglise d'Angleterre Presbytérienne, au grand contentement des Ecossois & de plusieurs des principaux Membres du Parlement. C'étoit-là un mauvais préparatif pour la Paix qui se négocioit alors & qui manqua.

Les combats & les hostilitez recommencerent plus fort que jamais, jusqu'à la fatale bataille de Nazeby, qui se donna le 14. Juin 1645., & qui décida la querelle entre le Roi & le Parlement : de cette Action que s'est ensuivi une scéne d'horreur & de machinations. Fairfax & Cromwel

commandoient l'armée du Parlement : celle du Roi étoit commandée par lui-même en personne, & par le Prince Robert, & les Comtes de Lindsey & d'Ashley.

Le Roi ayant perdu totalement la bataille, les Royalistes se sauverent en desordre ; un Seigneur Ecossois voyant que le Roi, malgré la résistance qu'il trouvoit dans ses propres Troupes, s'obstinoit avec sa Cavalerie qui ne l'avoit pas encore abandonné, à vouloir charger les ennemis, s'aprocha de lui, en lui disant : *Sire, où allez-vous, voulez-vous courir à votre mort ?* & en même tems ayant porté la main sur la bride du cheval du Roi, il le détourna vers la droite. La Cavallerie du Roi qui n'étoit pas autrement portée à combattre, voyant le cheval du Roi tourné, sans en sçavoir la raison, en prit occasion de se débander, & à fuir sans regarder derriere elle. Ainsi le Roi se vit aussi contraint de se retirer, & de laisser la victoire à ses Ennemis, avec le champ de bataille ; les Ennemis firent autant de prisonniers qu'ils voulurent. Il perdit son canon & tout son bagage, parmi lequel se trouva sa cassette, où étoient ses papiers les plus secrets, que

le

le Parlement eut la dureté de faire imprimer & publier, & particuliérement les Lettres concernant le Traité d'Uxbridge. Après cela il ne fut plus en état de pouvoir mettre une armée considérable sur pied. On prétend que de son côté, il n'y eut pas plus de six cens hommes de tuez, mais de ce nombre étoient plus de deux cens cinquante Officiers, &, outre cela, l'armée du Parlement fit plus de cinq mille prisonniers.

Cette victoire fut suivie de la prise & de la reddition des Villes qui tenoient pour le Roi, lequel n'ayant plus aucunes ressources, il passa en Ecosse déguisé. Le Prince de Galles se retira dans l'Isle de Scilly. La Reine étoit déja passée en France, avec le secours de plusieurs Vaisseaux de guerre, que le Prince d'Orange lui avoit envoyez à Bristol.

Il se passa diverses négociations entre le Parlement d'Ecosse & celui d'Angleterre, pour trouver les moyens d'un accommodement; les divisions cependant continuoient; il se formoit différens partis, & le Roy ayant écrit aux deux Chambres du Parlement d'Angleterre, pour pouvoir venir avec sûreté en

An-

Angleterre, & même aux environs de Londres, afin d'être plus à portée de traiter; il fut convenu qu'il se rendroit à sa Maison de Holmby; & pour veiller à sa sûreté, il fut accompagné du plusieurs Commissaires du Parlement d'Ecosse.

C'étoit alors un tems de crise; il se forma une division entre le Parlement & l'Armée; le Parlement vouloit être le maître; l'Armée prétendoit être indépendante; elle s'étoit formée en espece de République, où les suffrages des simples soldats alloient du pair avec ceux des Generaux; les soldats mêmes ne se croyoient pas obligez de suivre l'avis de leurs Officiers, ou de leur demander. De-là naissoit une confusion à laquelle on n'avoit garde de remédier: tout se faisoit sous le nom de l'Armée, terme vague qui signifioit, tantôt le Conseil de Guerre seul, tantôt le Conseil des *Agitateurs*, tantôt les deux Conseils joints ensemble, & tantôt les *Agitateurs* de quelques Régimens particuliers. C'est dans ce dernier sens qu'il faut prendre l'entreprise que firent les Agitateurs de quelques Regimens de Cavallerie, sous le nom de l'Armée, de faire enlever le Roi de sa Maison de Holmby, pour le mener à Newmarket.

Pour exécuter ce dessein, ils firent choix d'un Cornette nommé Joyée, l'un des Agitateurs de son Régiment, qui de Tailleur qu'il étoit avant la Guerre, étoit devenu Officier, & s'étoit distingué par sa bravoure. Joyée s'étant mis à la tête d'un détachement de cinquante chevaux, marcha droit à Holmby, & y arriva de nuit, le Roi étant déja couché. Après s'être assuré des avenuës, il monta lui troisiéme à la Chambre du Roi, dont il se fit ouvrir la porte. Le Roi s'étant levé lui demanda quel étoit son dessein : Il répondit qu'il vouloit le mener à l'Armée, parce qu'on avoit eu des avis certains qu'on avoit dessein de l'enlever. Le Roi lui demanda s'il avoit un ordre du Genéral. Il répondit que non, mais qu'il étoit autorisé par l'Armée, & comme il avoit un Pistolet à la main, il faisoit assez entendre, que c'étoit de ses armes qu'il tenoit sa principale autorité. Les Commissaires du Parlement qui étoient à Holmby, pour veiller à la sûreté du Roi, voulurent s'oposer à cette violence : mais la Garde du Roi ne voulut point agir contre la troupe de Joyée, & les Troupes qui étoient dans les Villages du Roi, pour relever journel-

nellement la Garde, refuserent d'obéir aux ordres des Commissaires, & de marcher au secours du Roi. Enfin, après bien des contestations tout ce qu'on put obtenir fut, qu'on lui donnat du tems jusqu'au matin : Cette même nuit, il écrivit un Billet, dont il chargea le Comte de Dunferling Ecossois, par lequel il faisoit sçavoir aux deux Chambres, qu'il étoit enlevé de Holmby contre sa volonté, & qu'elles ne devoient ajoûter aucune foi à ce qu'il pourroit écrire dans la suite, pendant qu'il ne seroit pas en liberté. Le lendemain il monta en carosse, & fut conduit par Joyée, qui le mena coucher à une Maison proche de Cambridge, & le jour suivant à New-market où le rendez-vous de l'Armée étoit. Aussi-tôt que le Roi y fut arrivé, le General envoya le Colonel Walley avec son Régiment pour le garder, il détacha ensuite deux autres Régimens pour le renforcer.

Le Roi se trouvoit non-seulement assez tranquile, mais il concevoit même de grandes espérances de la division qui régnoit entre le Parlement & l'Armée, & il se flatoit que l'Armée

se

ſe déclareroit pour lui. Elle avoit pour ſa perſonne des égards & des complaiſances qui ſembloient lui promettre un état plus heureux, que celui où il s'étoit trouvé entre les mains du Parlement. On avoit permis à trois de ſes Chapelains de ſe rendres auprès de lui ; & d'y célébrer le Service divin à la maniere de l'Egliſe Anglicane, & tous ſes anciens Serviteurs & Domeſtique avoient la liberté de le voir & de lui parler. Les Commiſſaires d'Ecoſſe qui réſidoient à Londres, alloient lui rendre de frequentes viſites, & lui témoignoient une extreme envie de le ſervir. Gomme ils ſçavoient bien que les Anglois étoient ennemis de leur Nation, ils commençoient à comprendre qu'il étoit de leur intérêt de s'unir avec le Roi contre leurs ennemins communs. Cependant les honneurs qu'ou rendoit au Roi, & la complaiſance qu'on avoit pour lui, n'étoient qu'un effet de la politique de Cromwell & de ſes aſſociez. Ils n'ignoroient pas dans quelle diſpoſition ſe trouvoient le Parlement & la Ville de Londres à leur égard, & ils étoient perſuadez qu'au pis aller,
les

les Presbyteriens aimoient mieux s'accommoder avec le Roi, que de voir triompher les Indépendans. C'étoit pour mettre des obstacles à cette union, qu'ils avoient fait enlever le Roi, de Holmby sans qu'il parût que ni les Genéraux, ni le Corps de l'Armée y eussent aucune part, & qu'ils l'avoient fait transférer dans un lieu où ils étoient maîtres de sa personne. D'un autre côté, ils faisoient au Roi toutes les caresses imaginables, jusqu'à lui faire esperer un prompt accommodement avec l'Armée, tant pour les détourner de la pensée de s'unir avec le Parlement, que pour ôter aux Presbyteriens l'esperance de pouvoir reüssir à procurer cette union. Dans toutes les declarations & remontrances de l'Armée, il y avoit toûjours quelqu'article où elle témoignoit le desir qu'elle avoit que le Roi fût retabli dans ses justes droits : Mais c'étoit toûjours avec restriction, *quand les affaires du Gouvernement seroient parfaitement rétablies* ; c'est-à-dire, de la maniere qu'ils le souhaitoient, & ils sçavoient bien qu'alors, il ne leur seroit pas difficile de trouver des pretextes pour chercher querelle au Roi, & pour retracter ce qu'ils sembloient lui promettre. Le

Le Roi fut la dupe de cette politique. Comme il se voyoit caressé par les deux Partis, il se mit dans l'esprit qu'ils ne pouvoient se passer de lui, & qu'il seroit bien-tôt en état de faire pancher la balance du côté qu'il trouveroit à propos. Il crut même pendant quelque temps que les deux Partis le prendroient pour Mediateur, dans cette pensée il se ménageoit beaucoup avec tous les deux, & leur faisoit esperer tour à tour, quoique fort secrettement, qu'il se laisseroit conduire par leurs conseils. Cependant, comme il haïssoit mortellement les Presbytériens, il avoit beaucoup plus de panchant à s'unir avec l'Armée si elle avoit voulu lui accorder des propositions tolérables, comme elle le lui faisoit espérer. Il ne laissoit pourtant pas de préter l'oreille aux propositions que lui faisoient faire les Commissaires d'Ecosse, de se mettre sous la protection des Presbytériens d'Angleterre & des Ecossois, & par-là, il esperoit de se trouver toûjours sur pied de quelque maniere que tournassent les differents entre le Parlement & l'Armée. Pendant ce tems-là il se laissoit amuser par Cromwel & Ireton,

qui sous prétexte qu'ils étoient suspects aux deux Chambres, ne le voyoient que bien rarement; mais qui ne laissoient pas de lui faire entendre ce qu'ils vouloient, par le moyen de certains Officiers qui pouvoient plus librement s'entretenir avec lui. Quoiqu'on eût pour lui beaucoup d'égards, on ne laissoit pas de le garder exactement, & dans le temps même qu'il se croioit l'arbitre des deux Partis, il étoit véritablement prisonnier. Depuis qu'il avoit été enlevé de Holmby, il avoit suivi tous les mouvemens de l'Armée, & avoit fait sa résidence tantôt dans quelque Ville, tantôt dans quelque Maison de Campagne, selon qu'il plaisoit à l'Armée de l'ordonner. Enfin, lorsque Armée alloit s'assembler à Honslow pour marcher à Londres, il fut conduit dans sa Maison de Hamptoncourt.

La révolution qui arriva peu de jours après, & qui mit le Parlement sous la domination de l'Armée fut fatale au Roi. Il eut bien-tôt lieu de comprendre que Cromwel & Ireton, n'avoient fait que l'amuser par des esperances trompeuses. L'Armée ne fut pas plûtôt maitresse du Parlement & de la Ville de Londres, que

le

le Roi se vit non-seulement négligé ; mais même traité plus durement qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. On ne lui rendoit plus les mêmes devoirs, & sa Garde ne souffroit plus qu'avec peine, que ses serviteurs conférassent secrettement avec lui. Enfin, on le laissa long-tems à Hampton-court, sans lui parler d'aucun accommodement, pendant qu'on épioit soigneusement ses actions, ses paroles, & ceux qui venoient lui rendre visite. On fit même l'affront aux Commissaires d'Ecosse de les empêcher de le voir, dequoi ils se plaignirent inutilement.

Toutes ces manieres d'agir firent comprendre au Roi qu'il n'avoit rien à esperer de l'Armée, & que Cromwel n'avoit fait que l'amuser pour mieux faire ses propres affaires. Outre le changement qu'il remarquoit dans ceux qui le gardoient, il avoit des avis qu'on avoit de mauvais desseins contre lui & qu'il devoit prendre garde à lui, ce qui fit une telle impression sur lui, qu'il resolut de se tirer, s'il étoit possible, d'entre les mains de l'Armée. Mais il n'étoit pas facile de décider en quel endroit il devoit se retirer, il n'y avoit de sûreté pour lui nulle part

dans le Royaume. Le Parlement & la Ville de Londres étoient sous la verge de l'Armée. Ainsi, vrai-semblalement son dessein étoit de se retirer hors du Royaume. *Ashburnham* étoit son seul confident & cette résolution étant prise, le Roi se retira dans sa Chambre de bonne heure, feignant d'être incommodé ; & une heure après minuit il en sortit par un escalier dérobé, & se rendit avec *Ashburnham* & *Leg*, à la porte du Parc, où Berkey les attendoit avec des chevaux. Ils marcherent toute la nuit avec beaucoup de diligence, tant pour se dérober à ceux qui pouvoient avoir été envoïez pour les poursuivre, que pour se tirer des quartiers de l'Armée ; & le matin, ils se trouvérent à un endroit de la Province de *Hampshire*, qu'on apelle la *Nouvelle-Forêt*. Alors le Roi demanda où étoit le Navire. Ashburnham ayant pris les devans, comme pour aller s'en informer, revint peu de temps aprés, raporter qu'il n'y en avoit aucun, dequoi le Roi parut fort inquiet. Cependant comme il n'étoit pas sûr pour lui de demeurer en pleine campagne, il prit la résolution d'aller à *Titchfield*, Maison

ſon du Comte de Southampton, où la mere de ce Seigneur étoit ſeule avec peu de Domeſtiques. Ce fut-là qu'il tint Conſeil avec les trois Compagnons de ſa fuite, pour ſçavoir où il iroit. On prétend qu'Ashburnham fut le premier qui lui proposa de ſe retirer dans l'Isle de Wight, & de ſe mettre entre les mains du Colonel *Hammond* qui en étoit Gouverneur, & qui paſſoit pour un honnête homme. Il ne pouvoit pourtant pas ignorer que Hammond étoit une Créature de Cromwel qui lui avoit procuré le Gouvernement de l'Isle de Wight. Malgré ces raiſons qui auroient dû détourner Ashburnham de donner un tel conſeil, il ne laiſſa pas de perſuader le Roi, qui, après quelques difficultez, y conſentit, pourvû que Hammond voulût lui engager ſa parole, qu'il ne le livreroit ni au Parlement, ni à l'Armée; & que ſi l'un ou l'autre le demandoit, il lui donneroit la liberté de ſe retirer où il voudroit. Suivant cette réſolution Ashburnham & Berkey allerent dans l'Isle de Wight, pour parler au Gouverneur, qui parut fort ſurpris quand on lui dit que le Roi s'étoit

ſauvé d'Hamptoncourt, & qu'il vouloit venir ſe mettre entre ſes mains ſous les conditions qu'on lui propoſoit. Il répondit qu'il rendroit au Roi tous les ſervices qui ſeroient en ſon pouvoir : mais qu'il ne pouvoit pas promettre de deſobéir à ſes Superieurs en ce qui lui ſeroit commandé. Après qu'on eut vainement tenté d'obtenir de lui ce qu'on lui demandoit, il s'enquit où étoit le Roi. On lui répondit qu'il n'étoit pas fort loin, & après une aſſez longe conférence, il fut convenu qu'on le meneroit parler au Roi. Ils partirent donc tous trois pour Titchfield, & quand ils y furent arrivez, Hammond demeura dans la cour, & Ashburnham alla informer le Roi que Hammond étoit-là ; mais ſans avoir voulu rien promettre. *Ah! s'écria le Roi, vous m'avez perdu.* Alors Ahsburnham fondant en larmes, offrit d'aller tuer Hammond ; mais le Roi ne voulut pas y conſentir. Enfin, le Roi ayant fait entrer Hammond, fit tous les efforts poſſibles pour arracher de lui une promeſſe, qu'il le laiſſeroit aller en cas que le Parlement ou l'Armée vouluſſent l'avoir entre leurs mains ; mais Hammond perſiſta toûjours dans ſa pre-

mie-

miere réponſe. Alors, le Roi ne ſçachant où aller ailleurs, & conſidérant que quand même il voudroit ſe ſauver, il ne ſeroit peut-être pas en ſon pouvoir, Hammond pouvant trèsais-ément avoir du ſecours, ſe réſolut à le ſuivre dans l'Isle de Wigh. Il fut conduit au Château de Carisbrook, où Hammond le reçût avec ſa ſuite, en lui marquant beaucoup de reſpect.

Le Parlement fut informé de la fuite du Roi par une Lettre de Cromwell, qui lui en donna le premier avis : mais ſans lui dire où étoit le Roi, quoique ſelon les aparences, il en fût bien informé. Le Parlement crut d'abord, que le Roi étoit venu ſe cacher dans Londres, jusqu'à ce qu'il ſe trouvât une occaſion de ſe retirer hors du Royaume. Il donna même des ordres pour le chercher & pour l'arrêter. Mais cette incertitude ne fut pas de longue durée, le Comte de Mancheſter, Orateur de la Chambre Haute, reçut une Lettre du Colonel Hammond qui l'informoit que le Roi, craignant pour ſa vie à Hamptoncourt, étoit venu dans l'Isle de Wight; ſe mettre ſous ſa protection.

La résolution étant de faire le Procès au Roi, résolution qui avoit été prise par divers Officiers de l'Armée, dès qu'il se fut retiré dans l'Isle de Wight, le Colonel *Harrisson* fut commandé pour le conduite du Château de Hurst à Windsor. Pendant tout le temps qu'ils avoit été dans l'Isle de Wight, il avoit entretenu une correspondance secrette avec le Lord Newbourgh. Depuis qu'il étoit à Hurst, ce Seigneur avoit trouvé moyen de lui faire sçavoir qu'on devoit le transférer à Windsor, & comme sa Maison se trouvoit sur le chemin, il lui avoit mandé qu'il tâchat de faire ensorte qu'on le fit dîner chez lui & qu'il se plaignît de l'allûre de son cheval, promettant de lui en donner un le plus vîte qui fût en Angleterre, par le moyen duquel il pourroit tenter de se sauver. Le Roi se plaignit pendant toute la matinée que son cheval l'incommodoit beaucoup, & sçut si bien faire qu'on le mena dîner chez le Lord Newbourgh. Mais en arrivant à cette Maison, il aprit que le cheval qu'on lui avoit destiné avoit été estropié la nuit précédente, par un coup de pied d'un autre cheval. Ce dessein ayant man-

manqué par cet accident, le Roi fut conduit à Windsor, où il ne fut pas plûtôt que le Conseil du Guerre ordonna qu'on n'useroit plus envers lui des cérémonies accoûtumées, comme de le servir à genoux, & autres, & on lui retrancha la plus grande partie de ses Domestiques. Car quoique le Conseil de Guerre n'eût aucun droit de se mêler de ces sortes de choses, il ne laissoit pas d'empiéter tous les jours sur les droits du Parlement qui n'agissoit plus que par ses ordres.

Le 28. Décembre 1648. le Committé chargé de dresser l'accussation contre le Roi, en presenta un modèle en forme d'Ordonnance, qui fut lûë pour la premiere fois, & il fut ordonné qu'elle seroit encore lûë le lendemain. Mais comme la Chambre sçavoit bien que l'Ordonnance seroit aprouvée à la troisiéme lecture, elle se hâta de passer un Acte pour ériger une *Haute Cour de Justice*, à laquelle elle donna pouvoir de juger le Roi. Thomas Fairfax, Olivier Cromwel, Henri Ireton & cent-quarante-sept autres furent nommez Commissaires & Juges.

L'Ordonnance pour accuser le Roi, passa dans la Chambre des Communes, & le jour même elle fut envoyée aux Seigneurs, pour avoir leur concurrance; on en fit lecture & elle fut rejettée d'une voix unanime. Cependant, pour gagner du temps, s'il étoit possible, les Seigneurs firent dire aux Communes, qu'ils leurs envoyeroient leur Réponse par des Messagers exprès. Mais en même-temps, ils s'ajournérent pour dix jours. Cet artifice fut inutile: Les Communes ayant fait visiter le Journal de la Chambre Haute, & ayant trouvé que l'Ordonnance avoit effectivement été rejettée, votérent: „Que les Membres des Communes, & les „autres Commissaires nommez pour être „Juges du Roi, pourroient exécuter leur „Commission, quoique les Seigneurs eussent rejetté l'Ordonnance.„

Pour cet effet, elles firent rayer de la Commission le nom des six Seigneurs qui avoient été nommez pour Juges, & mirent d'autres gens à leur place. Entre ceux-ci se trouva Bradhaw, qui fut ensuite choisi pour être Président de la Haute Cour de Justice. Ensuite la Chambre décida: Que leur pouvoir souverain résidoit

ſidoit originairement dans les Peuples. Que les Communes d'Angleterre aſſemblées en Parlement, étant choiſies pour repreſenter le Peuple, avoient entre les mains l'autorité de la Nation ; que ce que les Communes déclaroient être Loi, avoit la force de Loi, & que le Peuple étoit obligé d'y obéir, quoique le Roi ni les Seigneurs n'y euſſent pas donné leur conſentement.

Ces principes tous contraires qu'ils étoient à la véritable conſtitution du Royaume d'Angleterre, étoient néanmoins très-conformes à ceux des indépendans, dont l'intention étoit de changer la Monarchie en République.

L'Ordonnance pour juger le Roi étant donc paſſée, on s'employa pendant quelques jours aux préparatifs de ce Jugement, dont jusqu'alors on n'avoit jamais vû dans le monde aucun exemple. La HauteCour de Juſtice obſerva les mêmes régles en jugeant le Roi, que ſi elle avoit jugé un criminel ordinaire, parce qu'elle n'avoit aucun modèle d'un ſemblable Jugement.

On voit aſſez fréquemment dans les Hiſtoires, des Rois aſſaſſinez par leurs Sujets, en conſequence, ou de la haine publique

blique, ou de quelque vengeance particuliére, ou des intérêts de quelque Faction. L'Histoire d'Angleterre fournit deux exemples de deux Rois, solemnellement déposez & emprisonnez. Mais jusqu'à Charles I. on ne trouve nulle part, qu'aucun Roi ait comparu en Jugement pour défendre sa vie, devant ses propres Sujets comme ses Juges.

Le Roi fut conduit trois fois devant la Haute Cour de Justice, & fut autant de fois sommé de donner ses Réponses sur l'accusation intentée contre lui, dont la lecture avoit été faite en sa presence, & qui se reduisoit à dire qu'il étoit l'auteur de la guerre ; qu'il avoit pris les armes contre le Parlement ; & qu'il avoit voulu renverser les Loix du Païs, & fait tous ses efforts pour y établir un pouvoir tyrannique : ce qui avoit ravagé le Païs & & fait périr nombre de personnes. Il refusa constamment de reconnoître l'autorité de la Cour, & de ceux qui l'avoient établie. On ne voulut jamais entendre les raisons sur lesquelles il se fondoit, pour décliner la Jurisdiction; enfin voyant qu'il ne pouvoit obtenir d'audience sur ce sujet, il donna ses raisons dans un Mémoire, contenant.

„Qu'

„Qu'étant Roi, il n'y avoit sur la ter„re aucune autorité qui pût légitimement „le faire comparoître en Justice comme „délinquant.

„Qu'on ne peut procéder en Justice „contre quelque homme que ce soit, „sans l'autorité des Loix, ou Divines ou „Municipales. Qu'à l'égard des premie„res, on ne voyoit point dans l'Ecruti„re-Sainte, que Dieu eût donné aux Su„jets une telle autorité sur leurs Souve„rains. Qu'au contraire, il étois dit dans l'Ecclésiaste (VIII. 4.) *Là où est la parole du Roi, là est le pouvoir, & qui lui dira : Que fais-tu ?* „ Que par les „Loix du Païs, on ne peut intenter d'ac„cusation contre le Roi, puisque la „Justice se rend en son nom. Que „d'ailleurs c'est une maxime constante en „Angleterre, que le Roi ne peut point „faire d'Acte injuste. Que la Loi par „laquelle on prétend le juger, étoit „ou ancienne ou nouvelle; si elle étoit „ancienne, qu'on l'indiquat; si elle „étoit nouvelle, par quelle autorité „avoit-elle été établie & en quel „temps?

„Que

„Que Dieu & le monde jugeaſſent ſi „la Chambre des Communes, qui n'eſt „pas elle-même une Cour, pouvoit éta„blir une Cour de Juſtice? „

„Qu'il ne devoit que paroître bien „étrange à ceux qui connoiſſoient le Gou„vernement d'Angletterre, que la Cham„bre des Communes prétendît avoir droit „de faire des Loix, ſans la concurrence „du Roi & des Seigneurs; & que quand „même le peuple d'Angletterre auroit le „droit de donner une légitime Commiſ„ſion à cette Cour, il n'avoit pas été con„ſulté ſur cela.

„Enfin, qu'il avoit pris les armes pour „défendre les Loix fondamentales du „Royaume, contre ceux qui ſupoſoient „qu'il s'étoit ſervi de ſon pouvoir pour „changer le Gouvernement.

Le Roi ayant donc perſiſté à ne point répondre devant la Haute Cour de Juſtice, ſon refus fut regardé, ſelon les Loix d'Angleterre, comme une confeſſion; il fut reconduit, ſous une forte garde, à la Maiſon du Chevalier Robert Cotton, où on l'avoit conſigné depuis qu'on l'avoit tiré hors du Palais Saint-James, où il avoit été amené de Windſor: & le 27. Janvier

vier, le Roi ayant été amené devant la Cour pour une quatriéme fois, il demanda d'être entendu devant les Seigneurs de la Chambre Haute & devant les Communes, avant qu'on prononçât sa Sentence, ayant dessein à ce que l'on croit, d'abdiquer sa Couronne en faveur du Prince son fils aîné. Sur cette proposition, les Juges se retirerent pour déliberér entr'eux; & une demie heure après étant rentrez, le Président dit au Roi, que ce qu'il avoit proposé n'étoit qu'une continuation de son refus à reconnoître la Jurisdiction de cette Cour, & ne tendoit qu'à un délai de Justice; qu'enfin, s'il n'avoit plus rien à dire on alloit procéder à son Jugement. Le Roi ayant répondu qu'il n'avoit plus rien à dire, Bradshaw fit une longue Harangue pour justifier le procédé du Parlement en cette occasion, après avoir fini ce discours, on lût derechef les accusations dont on avoit chargé le Roi, & on prononça sa Sentence, par laquelle: *Charles Stuart comme tyran, traître, meurtrier & ennemi public, est condamné à mort, & à avoir la tête séparée de son corps.*

Dans

Dans tout le tems qui s'écoula entre le Procès fait au Roi & son exécution, ses amis tant du dedans que du dehors, firent les derniers efforts pour lui sauver la vie : car outre les representations faites de la part des Hollandois, & celles des Ecossois par leurs Deputez, le Prince de Galles & le Prince d'Orange envoyoient tous les jours offrir aux Juges, particuliérement à Cromwel & à Ireteon, tout ce qu'on souhaiteroit pour sauver la vie du Roi : le Prince écrivit une Lettre des plus touchantes au Géneral Fairfax en faveur du Roi son pere. Le Duc de Richemond, la Marquise de Hersford, les Comtes de Lindsey & de Southampton, offrirent leurs propres têtes pour sauver celle du Roi ; mais malgré toutes ces puissantes sollicitations & tant d'autres, on passa outre, & on en vint à l'exécution.

Le 29. Janvier, la Haute Cour de Justice nomma des Commissaires, pour examiner quel endroit seroit le plus propre pour l'exécution, ils firent leur rapport, conformément auquel on dressa un échaufaut devant la Salle des Festins, qui est au Palais de *White-Hall*, & on le cou-

couvrit de noir ; & le 30. Janvier le Roi fut conduit du Palais de Saint James, sous une forte Garde, à celui de White-Hall, où ayant resté près de deux heures dans une Chambre en particulier, il fut conduit sur l'échafaut. Il y souffrit la mort avec beaucoup de constance, & sans faire paroître la moindre marque de foiblesse ou d'étonnement. Son corps, après avoir été pendant quelque jours exposé à la vûë du peuple, dans une des Chambres de White-Hal, fut porté à Windsor, & enterré sans aucune pompe dans la Chapelle de S. Georges.

On raporte qu'on n'a jamais pû sçavoir au vrai, ni prouver qui fut celui qui décapita Charles I. & que ce qui semble le plus aprocher de la vérité de ce fait, est une Histoire raportée par l'Archevêque Tennison, dans laquelle il dit que lorsqu'il étoit Vicaire de Saint Martin à Londres, une jeune femme vint le prier de venir auprès de son pere qui se mouroit, étant dans de terribles angoisses & horreurs, de ce que s'étoit lui qui avoit coupé la tête au Roi ; il dit qu'il y alla, mais qu'il trouva la personne morte, & qu'elle n'avoit laissé aucune confession par écrit, ni

aucune autre relation, tout ce qu'on put découvrir, eſt, que cet homme avoit été une eſpece de Boucher ou de conducteur de bétail à Saint Yves, dans la Province de Huntington, & que Cromwel l'envoya chercher ſur la fin de l'année 1684 : que depuis ce temps-là il avoit mené une vie obſcure ſous un nom emprunté ; & qu'il recevoit une penſion annuelle qui mourut avec lui. L'Archevêque envoya un Miniſtre pour tirer de plus amples informations de la fille de ce défunt Boucher: mais trouvant que les perſonnes avec leſquelles cette fille demeuroit, avoient changé de maiſon, on ne put jamais rien aprendre d'elle.

D'autres prétendent qu'il n'y a rien de vrai dans cette Hiſtoire ; & qu'étant probable que cet homme ayant un transport au cerveau, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe fût mis dans la tête qu'il avoit été le meurtrier du Roi. Quoiqu'il en ſoit on a ſçû d'autres circonſtances qui paroiſſent plus vraiſemblables. Le ſecond Dimanche d'après que le Roi eut été décapité, le nommé Robert Spavin, qui étoit alors Secretaire de Cromwel, invita à diner pluſieurs de ſes amis. Leur principal diſcours roula ſur celui

lui qui avoit décapité le Roi; un dit, que cela avoit été fait par le Boûrreau ordinaire; un autre dit, que c'étoit un certain Hugues Pierre; on en nomma aussi plusieurs autres, mais comme c'étoit sans preuves, on ne concluoit rien :. aussi-tôt qu'on eut dîné, Spavin tira à part un de ses plus affidez, qui étoit de la Compagnie, & lui dit : *Ils se méprennent tous, ils n'ont pas nommé celui qui a fait cette Exécution, car ce fut le Lieutenant Colonel* Joyée, *qui étoit l'homme qui décapita le Roi; j'étois moi-même dans la Chambre lorsqu'il s'accommoda pour faire cette fonction de Boureau; j'étois derriere lui lorsqu'il la fit; & je rentrai avec lui quand il l'eut faite : il n'y a personne qui sçache ceci que mon Maître, le Commissaire Ireton & moi.* C'étoit ce même *Joyée* qui s'étoit saisi du Roi & qui l'avoit conduit à l'Armée.

Telle fut la fin tragique de Charles I. Personne n'a jamais disputé les loüanges qu'on lui à données, par raport à la sobrieté, à la température, à la chasteté. Tout le monde convient aussi qu'il étoit bon Mari, bon Pere & bon Maître. Mais quelques-uns l'accusent, & ce n'ett peut-être pas sans fondement, d'avoir laissé prendre à la Reine

sa femme, un trop grand empire sur lui, & trop de part dans les affaires de l'Etat. Le Royaume étant Protestant, & la Reine Catholique très-zélée, on ne pouvoit regarder qu'avec des yeux jaloux, le pouvoir qu'elle avoit, & dont elle n'abusoit que trop, en faisant donner les Charges les plus importantes à des gens de sa Religion. C'étoit-là le principal fondement du bruit qui s'étoit répandu dans le Royaume, que la Cour avoit dessein de rétablir la Religion Catholique en Angleterre.

Pour tout dire en un mot, Charles I. fut doüé d'un grand nombre de vertus & de belles qualitez. Il y a même lieu de croire que ses défauts ne furent qu'une suite & une dépendance du dessein qu'il avoit formé d'asservir l'Angleterre, & que si, en certaines occasions, il ne suivit pas exactement les régles de la bonne foi, ce n'étoit que pour pouvoir plus aisément exécuter ce qu'il avoit entrepris. Sans ce malheureux projet, on pouroit dire qu'il fut un des Princes les plus accomplis qu'il y ait jamais eu sur le Trône d'Angleterre. Le Duc de Buckingham, le Comte de Strafford, l'Archevêque de Cantorbery, & la Reine même, furent ceux qui pousserent

dans le précipice ce malheureux Prince, qu'ils avoient tant de paſſion d'élever plus haut que ſes prédéceſſeurs. Mais, peut-on s'émpêcher de faire ſur ce ſujet une réflexion qui n'eſt que trop naturelle ? C'eſt ſur la punition de ces mauvais Conſeillers, & ſur celle du Roi. Le Duc de Buckingham perdit la vie par la main d'un Aſſaſſin ; l'Archevêque, Strafford, & le Roi même, la perdirent ſur l'échafaut, & la Reine paſſa le reſte de ſes jours dans un triſte veuvage, étant même aſſez négligée par ſes plus proches parens. Elle vécut pourtant aſſez pour voir le rétabliſſement du Prince ſon Fils. Mais elle ne trouva pas auprès de lui tous les agrémens auſquels elle s'étoit attenduë, cela l'obligea ſans doute à retourner en France, où elle mourut dans l'année 1669.

Les deux Fils de Charles I. régnerent ſucceſſivement, mais ils n'ont été guéres plus heureux. Les douze premieres années de la vie de Charles II. qui vint le premier à la Couronne, comme l'aîné, ſe paſſérent dans la ſplendeur & la magnificence qui convenoient à la qualité d'un héritier préſomptif d'une ſi grande & ſi brillante Couronne : il paſſa enſuite dix-

huit années dans de continuelles inégalitez. Il fut malheureux dans la guerre ; & le même coup funeste qui enleva son pere, le priva aussi de ses Etats : il est vrai que le Royaume d'Ecosse le reçût dans son sein, mais ce fut sous de dures conditions ; il est vrai encore que les Ecossois firent quelques tentatives pour le faire monter sur le Trône d'Angleterre, mais elles furent très-foibles, & ce ne fut qu'après la mort de Cromwel que les affaires prirent une autre face, & après douze ans d'exil, il fut rétabli sur le Trône de ses ancêtres, mais son régne ne fut qu'une suite continuelle de mauvaise administration & de malheurs. Il y eut en Angleterre une peste des plus terribles qu'on eut vû jusqu'alors ; comme aussi une incendie, qui réduisit en cendres la plus grande partie de la ville de Londres. La plûpart du temps il étoit aux prises avec son Parlement ; & penchant trop visiblement pour les intérêts d'une puissance voisine, son peuple se méfioit de lui. Il eut à essuyer différentes conspirations formées contre lui en divers endroits ; une desquelles, à ce qu'on croit, lui fit perdre la vie le 6. Février 1685.

A l'égard du Duc d'Yorck son frere, qui quelques heures après que Charles II. eut rendu le dernier soupir, fut proclamé Roi dans le Londres, sous le nom de Jacques II. Il étoit fort jeune lorsque les Guerres civiles commencerent à ravager l'Angleterre; & après le parricide commis en la personne de son pere, il se vit obligé d'abandonner son païs natal, & de se retirer en Hollande; d'où, après un court séjour, il alla en France. Il demeura dans ce Royaume jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé d'en sortir par les intrigues de Cromwel le Protecteur. Il commença à servir sous le Marechal de Turenne, & ensuite il passa au service des Espagnols, sous Dom Juan d'Autriche, & il se trouva à la bataille de Mardik, où il fut témoin oculaire de la bravoure des Anglois, & de la valeur qu'ils témoignerent en cette occasion contre l'armée ennemie, dans laquelle il servoit alors. Lorsque son frere fût rétabli sur le Trône d'Angleterre, il fut comblé de bien & de dignitez. Il eut deux femmes; la premiere qui s'apelloit Anne, & étoit fille de Mylord Clarendon, Grand Chancelier d'Angleterre; il en eut deux filles, qui furent toutes deux successivement Reines, sçavoir la Reine

Marie, épouse du Roi Guillaume, & la Reine Anne. Le Duc d'Yorck se maria en secondes noces avec la sœur du Duc de Modêne, mais les enfans qu'il en eut moururent tous fort jeunes. Son frere Charles II. le fit Grand Amiral, & en cette qualité, il servit quelque temps contre les Hollandois: il fut aussi nommé Haut-Commissaire d'Ecosse. Comme il avoit embrassé la Religion Romaine dans les Païs étrangers, où il s'étoit réfugié, il craignoit fort que ce ne fut un invincible obstacle, à pouvoir succéder à la Couronne après la mort de son frere: cependant après avoir sur monté toutes les difficultez qui se presenterent dans son passage, il monta paisiblement sur le Trône Durant son régne, qui fut court, il ne cessa point de faire sous main, la guerre contre la Religion & les libertez des ses Sujets: mais il paya bien cher ses entreprises-car après avoir perdu ses Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse; aprés avoir été malheureux dans toutes ses tentatives en Irlande, il fut contraint de s'enfuir en France, où il mourut, après plusieurs années de son second exil, & après plusieurs vaines démarches pour recouvrer ses Etats,

ne laiſſant après lui que les deux filles, dont on a parlé, & un fils prétendu. Il eut auſſi deux fils naturels & autant de filles, d'une de ſes Maîtreſſes nommée Churchill, & une autre fille naturelle de la Comteſſe de Dorcheſter.

Telle eſt la ſuite de la cataſtrophe de Charles I. mais il faut convenir que lui & ſes fils furent la ſeule cauſe des malheurs qui leur ſont arrivez. Les Anglois ſont fiers & aiment leur liberté: ainſi un Roi qui ſe ſçait accommoder prudemment aux Loix du Païs eſt parfaitement heureux avec eux. Le Roi Guillaume, qui eſt ſur le Trône à préſent, eſt adoré de ſes peuples, & nous donne une exemple de la maniere dont il faut gouverner cette Nation.

Suite de l'Hiſtoire Secrette de la Ducheſſe d'Hanover.

L'Electrice ayant fini ſon diſcours & la Princeſſe lui ayant témoigné combien elle en étoit ſatisfaite. On ne ſongeoit plus qu'à ſe donner aux plaiſirs qui durerent quelque tems; mais qui changerent peu après en triſteſſe, par la nouvelle qu'on reçut de la mort du Prince Charles tué dans une Bataille où les Turcs avoient remporté la victoire. Le bruit courut pen-

dant quelques jours que Konigsmarck avoit eu le même ſort. Le bon naturel de la Princeſſe la porta à lui donner quelques larmes, & la perte qu'elle faiſoit en un même jour d'un Beau-frere qu'elle chériſſoit, & d'un homme qu'elle eſtimoit, lui parurent des ſujets dignes de ſes regrets. La Comteſſe de Plate fit auſſi paroître ſon deſeſpoir de la mort de Konigsmarck, & elle garda ſi peu de ménagement qu'il n'y eut que l'Electeur ſeul qui ne voulut point s'en apercevoir, tant il étoit aveuglé pour cette Dame.

On aprit cependant que Konigsmarck n'étoit point mort & qu'il alloit revenir inceſſament à la Cour. La Princeſſe y fut ſenſible, & Konigsmarck en vie, la conſola plus facilement de la mort du Prince Charles. Il ne fut pas long-tems à arriver à Hanover, & il fut reçû de la Princeſſe avec des diſtinctions qui auroient pû ſatisfaire Konigsmarck indifferent ; mais qui ne ſatisfirent point Konigsmarck amoureux.

La Princeſſe étoit broüillée plus que jamais avec le Prince Georges ſon Epoux, ils avoient eu diſpute au ſujet de la Maîtreſſe du Prince, & la Princeſſe lui ayant

répondu

répondu avec moins de modération qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, le Prince n'en fut que plus irrité, & n'écoutant que sa colere, la saisit par la gorge, & la pressa si vivement, que les femmes de la Princesse qui étoient accouruës à ses cris, eurent bien de la peine à la délivrer. Le Prince sortit en la menaçant pour jamais de son indignation, & elle tomba dans une affliction qui tenoit du desespoir.

Le retour de Konigsmarck fut une petite consolation pour la Princesse, & d'avoir quelqu'un à qui elle pouvoit confier l'excès de ses ennuis, parut un soulagement à ses peines. Elle l'en entretenoit souvent sans penser qu'on pût lui en faire un crime. Konigsmarck de sa part trouvoit tant de plaisir à se trouver auprès d'elle, qu'il oublia que son assiduité n'ayant plus le Prince Charles à suivre, ne pouvoit être attribué qu'à son attachement pour la Princesse. Des Courtisans malins s'apliquerent à l'observer. La Comtesse de Plate même entra dans des soupçons qu'elle ne put dissimuler. Elle ne les cacha pas à Konigsmarck, qui connoissant son caractere, trembla pour les jours de la Princesse.

Il

Il crut que pour la ſauver tout lui étoit permis, & il ne ſe fit point de ſcrupule de raſſurer la Comteſſe par ſes ſoins auprès d'elle. Il lui fit milles proteſtations de la plus ſincere tendreſſe, elle le crut & l'accabloit de careſſes ; mais leur intelligence ne dura pas long-tems.

Konigsmarck aïant donné une Fête ſuperbe à toute la Cour, la Princeſſe & la Comteſſe, quoique par différens motifs, y parurent avec éclat. Tout ſe paſſa avec tant d'ordre & de magnificence, que tous ceux qui aſſiſterent à cette Fête en furent également charmez. La Comteſſe ſeule y parut mécontente & ſe confirma dans ſes ſoupçons. Konigsmarck l'ayant abordée, lui demanda la raiſon du chagrin qu'elle paroiſſoit avoir ? laiſſez-moi en repos, reprit brusquement la Comteſſe, & allez recevoir les aplaudiſſemens de la Princeſſe. L'Electeur ayant joint dans le moment la Comteſſe, Konigsmarck n'eut pas le tems de lui répondre, & il ſe retira.

La Fête finie Konigsmarck ſe rendit chez la Comteſſe, pour faire enſorte de la diſſuader des idées qu'elle s'étoit formées. Elle lui voulut faire avoüer qu'il aimoit la Princeſſe, & qu'il en étoit aimé. Il

ſçut

sçut si bien s'en défendre qu'elle l'aima plus fortement que jamais. Depuis cette entrevûë Konigsmarck se conduisoit avec la derniere circonspection. Il n'alloit chez la Princesse qu'aux heures que la Cour s'y rendoit. Cependant la Comtesse ne cessoit de tenir des discours offensans contre la Princesse, qui en étant avertie, reçut cet avis avec dêdain. Je méprise trop la Comtesse, repondit-elle, pour m'embarasser de ce qu'elle peut dire de moi, ma conduite est irréprochable, & je suis bien plus en peine de mon devoir que de ma réputation.

L'union de la Comtesse & de Konigsmarck dura peu, malgré les ménagemens qu'ils avoient l'un pour l'autre; & comme la destinée de Konigsmarck étoit de périr par la Comtesse, ils se broüillerent enfin sans retour, & ce qui acheva de perdre Konigsmarck dans son esprit, fut le refus qu'il fit d'épouser Mademoiselle de Kielmon, née fille de la Comtesse. Allez, lui dit-elle, vous êtes un ingrat, & vous ne méritez pas que je vous fasse des reproches; mais vous aprendrez bien-tôt qu'on ne me méprise pas impunément.

La Comtesse étant ainsi passée de l'amour le plus tendre à la haine la plus violente, ne pensa plus qu'à perdre Konigsmarck & la Princesse. Elle obligea Madame de Wic sa sœur, Maîtresse du Prince Georges, de faire naître à ce Prince des soupçons sur l'attachement que Konigsmarck avoit témoigné à la Princesse, tandis que de son côté, elle tâchoit de rendre suspecte la conduite de la Princesse à l'Electeur. Observez les, Seigneur, dit-elle à ce Prince, & vous verrez bientôt que ce que je vous dis de leur intelligence n'est que trop véritable.

Pendant que tout ceci se passoit, la Princesse étoit très-éloignée de penser que l'Electeur & le Prince pussent la soupçonner, & sa vertu la rassuroit si fort qu'elle ne pouvoit croire que les mauvais offices que lui rendoit la Comtesse de Plate pussent faire impression. Elle continuoit donc de traiter Konigsmarck avec une égale bonté, & il avoit toûjours sa confiance. La Comtesse de son côté ne manquoit pas de faire remarquer à l'Electeur jusqu'aux moindres regards. Elle faisoit un crime des actions les plus innocentes, & enfin elle gagna tant sur l'esprit de ce Prince, qu'il commença

à

à croire la Princesse criminelle, & à la traiter avec une extrême froideur. Le Prince Georges de sa part animé par sa Maîtresse, redoubloit la dureté de son procédé, & réduisit enfin la malheureuse Princesse à penser à se séparer de lui : comme elle ne vouloit rien faire sans le conseil du Duc & de la Duchesse de Zell, elle demanda permission d'y aller, ce qui lui fut accordé par l'entremise de l'Electrice qui ayant aussi sujet de se plaindre de la Comtesse de Plate en étoit devenuë plus sensible aux malheurs qu'elle causoit à la Princesse, dont elle avoit aussi sa part.

Arrivée a Zell, elle se jette aux pieds de son Pere & de sa Mere, leur conte ses affli-ctions & leur demande un asile contre les mauvais traitemens du Prince Georges. Le Duc de Zell la releva en l'embrassant ; mais il lui fit entendre qu'elle ne devoit point penser à se séparer de son Epoux, qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'elle lui demandoit, & qu'il entendoit absolument qu'elle retournât a Hanover. Il la quitta ensuite, & chargea la Duchesse de calmer l'esprit de sa fille & de la résourdre sur le seul parti qu'elle avoit a prendre.

La triste Princesse ne trouvant donc point d'asile dans la maison de son Pere, comme elle l'avoit esperé, fut contrainte de retourner à Hanover. Elle y fut reçûë avec beaucoup de froideur de l'Electeur & du Prince Georges, qui, ayant été informé de tout ce qui s'étoit passé à Zell, lui fit des reproches pleins d'aigreur, & le menaça de la faire repentir un jour des plaintes qu'elle avoit faites contre lui. La Princesse suporta ces menaces avec une constance aparente, tandis qu'elle pensoit aux moyens les plus convenables pour se délivrer de la persécution qu'elle souffroit.

Les troubles de la Cour lui faciliterent les moyens de se consulter librement sur une telle entreprise, le Prince Georges étant trop occupé de ses démêlez avec le Prince Maximilien d'Hanover son frere, pour pouvoir penser à elle. Il régnoit entre ces deux Princes une animosité mortelle. Les Courtisans du Prince Maximilien souhaitoient que l'Electeur partageât ses Etats entre son frere & lui; mais la fortune de Prince Georges, soutenuë par la Comtesse de Plate, l'emporta sur le Prince Maximilien, & se voyant privé de

si

si belles esperances, sa vivacité & son ambition le poussa à tenter d'obtenir par l'intrigue & la force, ce qu'il ne pouvoit obtenir par le droit de la naissance.

Il commença par s'assurer de plusieurs Seigneurs du Duché de Zell, qui étoient mécontens. Il envoya ensuite à Vienne un de ses plus affidez, pour demander à l'Electeur d'être déclaré héritier de Duc de Zell, sous prétexte que les Etats de Zell & de Hanover n'avoient jamais été sous la même tête. Il envoya aussi Kolm à Rome qui sçut gagner le Pape, lui assurant que si l'Empereur accordoit au Prince Maximilien ce qu'il demandoit, ce Prince introduiroit la Religion Catholique-Romaine dans ses Etats. Le Pontife plein de zèle & ayant un grand ascendant sur l'esprit de l'Empereur le porta à tout accorder. Kolm en conclut le traité, & retourna ensuite à Hanover, pour le faire ratifier à son Maître; mais il fut arrêté, on lui trouva le traité, & le Prince Maximilien s'étant sauvé, le Comte de Plate voulut engager Kolm à accuser la Princesse épouse du Prince George, d'avoir eu part à ce traité. Elle s'en justifia parfaitement, & fit voir qu'en cela elle auroit agi contr'elle-même & contre ses propres enfans.

Quoique l'innocence de la Princesse fut avérée, & que Kolm sur l'échafaut eût déclaré qu'elle n'avoit jamais eu connoissance des projets du Prince Maximilien, le Prince Georges ne cessoit journellement de l'accabler de reproches, & animé par Madame de Wit sa maîtresse, la conspiration de Prince Maximilien lui servoit de prétexte pour redoubler la dureté avec laquelle il la traitoit, par où il acheva de la déterminer à la fuite. Elle projetta de se retirer en France, dans un Couvent, & n'ayant communiqué son projet qu'à Mademoiselle de Molk sa fille d'honneur, & à Konigsmarck, elle declara à ce dernier qu'elle se reposoit sur lui seul du succès de cette entreprise; mais comme les difficultez qui se rencontroient dans l'exécution de ce projet, obligeoient Konigsmarck d'avoir plusieurs entrevûës avec la Princesse, qui lui parloit toûjours en presence de M^dlle de Molk, la nuit après que tout le monde étoit retiré dans le Palais; ces entrevûës ne pûrent être si secrettes, que la Comtesse de Plate n'en eût connoissance. Elle en avertit l'Electeur, & ce Prince jugeant sur ces fausses aparences, ne douta point que la Princesse ne fût coupable, & il auroit sans doute deslors éclaté contr'elle s'il avoit pû se determiner sur la maniere de les punir.

Konigsmarck prévint même pour quelque tems les effets de la colore de l'Electeur, car étant parti d'Hanover sous prétexte d'aller rendre visite a sa sœur, qui étoit à la Cour de Pologne, il s'en fut à Hambourg disposer tout pour l'enlevement de la Princesse; ensuite il se rendit en Pologne, où dans une débauche qu'il fit avec le Roi, ayant été proposé que chacun compteroit ses bonnes fortunes, Konigsmarck pris de vin, conta les faveurs qu'il avoit recû de la Comtesse de Plate, & comme ensuite elle l'avoit pressé d'épouser sa fille, & enfin toutes les infidélitez qu'elle avoit faites à l'Electeur: Puis tombant insensiblement à parler de la Princesse, Epouse du Prince Georges, par une imprudence des plus extraordinaires, il fit le recit du mauvais traitement qu'elle recevoit du Prince, & il dit que cette Princesse se voyant abandonnée par son Pere, étoit sur le point de fuir & de se retirer en France. Un Seigneur du Païs d'Hanover qui étoit disgracié de sa Cour, s'étant malheureusement trouvé à cette conversation, profita de l'occasion pour rentrer en grace, & il écrivit à la Comtesse de Plate tout ce qui s'étoit passé. On prétend aussi que le Roi de Pologne donna avis à l'Electeur d'Hanover, de tout ce que Konigsmarck avoit dit.

Il seroit difficile de bien concevoir la rage de la Comtesse de Platé, à la lecture de la Lettre qu'elle reçut. Elle courut chez l'Electeur qui l'assura qu'il la vengeroit, & il étoit encore dans toute la vivacité de sa colére, lorsque l'infortuné Konigsmarck de retour de Pologne, vint pour le saluer, il lui fit un accueïl si glacé, que Konigsmarck qui ne soupçonnoit pas avoir été trahi, en demeura interdit, ignorant le sujet de sa disgrace, à laquelle il auroit sans doute été plus sensible, s'il n'avoit cru pouvoir s'éloigner bien-tôt pour jamais d'Hanover. L'Electeur passa brusquement à l'apartement de la Comtesse, & Konigsmarck se rendit à celui de l'Electrice où il trouva la Princesse, qui par la réception toute gracieuse qu'elle lui fit, le consola facilement du froid accueïl que lui avoit fait l'Electeur.

Quelque impatience qu'eût la Princesse de sçavoir si tout étoit prêt pour sa fuite, elle crut ne devoir point s'en informer dans un lieu où tout le monde l'observoit, elle chargea donc Mademoiselle de Molk d'ordonner à Konigsmarck de venir à minuit lui rendre compte du succès de sa négociation. Konigsmarck ne manqua pas d'obéir, & la Princesse fixa son départ au lendemain. Konigsmarck la pressa de ne point différer : il

lui

lui representa que tout la favorisoit, que le Prince Georges étoit absent, que la Comtesse de Plate étoit incommodée; que l'Electeur étoit trop occupé auprès d'elle pour penser à autre chose; mais que tout cela pouvoit changer dans un jour: qu'il ne sçavoit même que penser de l'accuëil que lui avoit fait l'Electeur; qu'enfin, qu'il lui avoüoit que quoiqu'il n'eût jamais ressenti de crainte, qu'il trembloit maintenant qu'il la voyoit en danger, & qu'il la conjuroit de partir dans le moment même. Toutes ces raisons ne pûrent faire changer de sentiment la Princesse. Elle lui dit qu'elle ne pouvoit se résoudre à partir sans dire adieu à ses enfans; que le retour du Prince Georges n'étoit point à appréhender, puisqu'il devoit demeurer encore un mois à Berlin, auprès du Roi de Prusse son Beau-frere; que la colere de l'Electeur n'étoit pas à craindre, & qu'on pouvoit remettre la chose au lendemain sans rien risquer. Konigsmarch fut fâché de voir la Princesse si ferme dans sa résolution; mais n'osant s'y oposer davantage, il fut contraint de lui ceder. Elle le congédia bien-tôt après, en lui disant que le lendemain à la même heure elle lui remettroit toute sa destinée. Konigsmarck se retira en suite dans le dessein de rejoindre ses Gens

qui l'atendoient à quelque distance du Palais; mais il en fut empéché par la plus triste catastrophe qui decida de sa vie.

La Sœur de la Comtesse de Plate qui étoit chez l'Electrice lorsque Konigsmarck y étoit venu, avoit remarqué la joye que la Princesse avoit temoigné de son retour, & que cette Princesse avoit donné quelques ordres secrets à Mademoiselle de Molk, & lui avoit parlé en particulier. Elle crût qu'il devoit avoir du mystere, & courut faire part de ses soupçons à l'Electeur & à la Comtesse de Plate. Ils furent tous du même sentiment, & ne douterént point que ce ne fût pour ménager une entrevûë entre la Princesse & Konigsmarck. La Comtesse de Plate dit là-dessus tout ce qu'elle put pour animer l'Electeur à la vengeance, & voyant que l'Electeur étoit prêt à la satisfaire, & qu'il ne balançoit plus que sur le choix des personnes qu'il chargeroit d'une si cruelle commission, elle lui dit qu'elle s'étoit assurée de quatre hommes qui n'attendoient que ses ordres pour fraper. Elle les envoïa chercher, & lorsqu'il furent venus, l'Electeur les reconnû pour être de ses Gardes. Il leur parla lui-même, & leur ordonna d'aller attendre Konigsmarck dans une des Galeries du Palais aboutissant à l'apartement de la Princesse,

par laquelle il étoit obligé de passer en se retirant; de l'attaquer là & de lui ôter la vie. La Comtesse de Plate exigea de l'Electeur d'assister lui-même à cette affreuse exécution, & lui qui n'avoit pas la force de la refuser y consentit, & se rendit déguisé le visage couvert, accompagné des quatre assassins dans la Galerie. Il n'y attendit pas long-tems le malheureux Konigsmarck y ayant paru quelques momens après. Les Gardes l'attaquérent, mais ne pûrent le surprendre; il mit l'épée à la main, & leur auroit vendu chérement sa vie, si son épée ne s'étoit cassé après quelque instant de combat. Se voyant sans défense: *Arrêtez un moment*, dit-il à ses meurtriers, *dites à celui qui vous envoye, que mon sang lui suffise, & qu'il épargne celui de l'innocente Princesse.* Il tomba mort en prononçant ce nom si cher pour lui. L'Electeur parut alors, il ordonna qu'on jettât cet infortuné corps dans des lieux ou latrines qu'il fit murer le lendemain. Il alla ensuite annoncer à la Comtesse qu'elle étoit vengée, & cette femme en reçut la nouvelle avec une joye que son ame seule pouvoit ressentir.

La Princesse ignoroit cependant les malheurs de Konigsmarck; elle s'étoit mise au lit dès qu'elle avoit été seule; mais l'agita-

tion de son esprit ne lui avoit point laissé goûter de repos, mille pensées étoient venuës l'inquieter, & l'ocupoient encore lorsque l'heure de son lever aprochant, Mademoiselle de Molk entra dans sa chambre. Préparez-vous, Madame, à d'étranges nouvelles, lui dit cette fille, je voudrois vous les cacher pour vôtre repos; mais il vous importe si fort d'en être informée, que sans me rendre criminelle envers vous, je ne puis garder le silence. Dites, dites, reprit la Princesse en l'interrompant, je suis préparée aux événemens les plus facheux. Elle lui aprit donc que Konigsmarch n'étoit point rentré chez lui, que ses Gens le cherchoient par tout sans pouvoir le trouver, qu'ils étoient fort en peine pour sa vie, d'autant plus qu'on disoit avoir entendu pendant la nuit un grand bruit dans une des Galeries du Palais; & qu'on avoit trouvé au même endroit beaucoup de sang répandu, comme d'un homme qui avoit été assassiné. Konigsmarck est mort s'écria la Princesse, & il n'est mort que pour m'avoir été attaché & pour avoir voulu me servir.

On vint dans ces intervales avertir la Princesse que les Papiers de Konigsmarck avoient été enlevez, & à cette nouvelle, elle ne douta plus qu'elle ne fût perduë par l'apréhen-

henſion qu'elle avoit que Konigsmarck n'eût gardé les Lettres qu'elle lui avoit écrites au ſujet de ſa fuite pendant le voyage qu'il avoit fait en Pologne : Les ſoupçons de la Princeſſe ne ſe trouverent que trop véritables. L'imprudent Konigsmarck avoit effectivement conſervé ces fatales Lettres. Elles furent trouvées; on découvrit le deſſein qu'elle avoit eu de ſe retirer en France; les railleries piquantes qu'elle faiſoit des amours de l'Electeur avec la Comteſſe de Plate, & les plaintes qu'elle rendoit de la dureté du Duc de Zell ſon pere, & du Prince Georges ſon mari, dont elle traitoit l'un de vieux tyran, & l'autre de bourreau de mari.

L'indignation de l'Electeur fut extrême aprés la lecture de ces Lettres, & s'abandonnant à ſon reſſentiment, il envoya arrêter Mademoiſelle de Molk, & fit ordonner à la Princeſſe de ne point ſortir de ſon apartement. Il dépêcha en même-tems un Exprès au Prince Georges pour le faire revenir, & envoya le Comte de Plate au Duc de Zell, pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé à l'égard de ſa fille.

Le Prince ne tarda pas à venir à Hanover, & blâma d'abord l'éclat qu'on avoit fait en arrêtant la Princeſſe & Mademoiſelle de Molk. Mais il changea bien-tôt de ſentiment

quand on lui eut fait voir les Lettres de la Princesse à Konigsmarck, il aprouva non-seulement tout ce qui avoit été fait; mais il résolut de pousser sa femme à bout.

Le Duc de Zell aprouva également tout ce qui avoit été fait, & il manda à l'Electeur que puisque sa fille témoignoit par ses Lettres avoir oublié qu'il étoit son Pere, qu'il ne vouloit plus la reconnoître pour sa fille, & qu'il le rendoit entierement le maître de sa destiuée.

La Duchesse de Zell fut plus sensible au malheur de sa fille, elle se jetta aux pieds de son mari, pour lui demander qu'il protegeât l'infortunée Princesse; mais ce Prince fut insensible à ses larmes, & lui répondit froidement qu'il ne se souvenoit plus d'avoir une fille. La Duchesse lui ecrivit pour l'exhorter de se soumettre aux decrets de la Providence, & d'attendre patiemment de la bonté de Dieu & du tems, une meilleure fortune.

Le Comte de Plate rendit cette Lettre à la Princesse, & lui dit en même tems de la part de l'Electeur, qu'elle se préparât pour retourner dans le Païs de Zell où on étoit résolu de l'envoyer. Un Capitaine des Gardes entra dans l'instant, pour annoncer à la Princesse qu'il étoit tems de partir, il étoit aussi chargé de lui aprendre la mort de l'infortu-

né

né Konigsmarck, ce qui ne laissa pas d'attendrir la Princesse, qui jusques-là n'avoit pû s'empêcher de se flâter qu'on n'en étoit pas encore venu à une telle violence. Elle honora sa mémoire de quelques pleurs, & se reprochant sa mort comme si elle en avoit été complice, le Palais d'Hanover lui fit horreur. *Allons*, dit-elle à son Conducteur, *quittons ces lieux Barbares, dans quelque endroit que vous me meniez, il me paroîtra moins affreux que ce Palais horrible.* Elle sortit de son apartement en prononçant ces mots, & fut monter dans son carosse, sans sçavoir où on la conduisoit. Elle arriva au Château d'Alhen à six mille de Zell après quelques heures de marche. Le Gouverneur l'y reçut avec beaucoup de respect, il la conduisit dans l'apartement qui avoit été préparé pour elle, & lui annonça que c'étoit dans ce Château où elle devoit passer le reste de ses jours. Il lui presenta les Domestiques nommez par l'Electeur & le Duc de Zell, pour la servir, qui étoient tous gens à elle inconnus.

Le lendemain de son arrivée on lui envoya deux Secretaires d'Etat, pour lui demander si, à la honte du Duc de Zell & de l'Electeur, elle n'avoit pas eu dessein de se retirer avec Konigsmarck en France, & si

elle

elle n'avoit jamais eu de commerce criminel avec lui. La Princesse répondit qu'il étoit vrai, que ne pouvant plus suporter les mauvais traitements de son époux, elle avoit été résoluë de se retirer en France, dans un Couvent, que Konigsmarck devoit l'accompagner dans ce voyage; n'ayant à elle d'autres personnes à qui elle pût se confier : Mais quant au commerce dont on l'accusoit, qu'elle prenoit Dieu à témoin de son innocence.

Personne ne la crut coupable; cependant le Duc de Zell son pere, ne put se résoudre à lui pardonner, il ne pouvoit oublier la maniere dont elle avoit parlé de lui dans les Lettres qu'elle écrivoit à Konigsmarck, & quelque priere que lui fit la Duchesse, de rendre la liberté à sa fille, il n'y voulut jamais consentir.

L'Electeur cependant informé de ce qui s'étoit passé, & apréhendant toûjours le retour du Duc de Zell vers sa fille, & qu'il ne la vengeât de l'outrage qu'on lui avoit fait, en changeant l'ordre de la succession de ses Etats au préjudice du Prince Georges : L'Electeur, dis-je, porta ce Prince à offrir à la Princesse de se réünir avec lui. Il lui en fit faire la proposition. *Dite au Prince Georges*, répondit-elle à celui qui lui vint parler de sa part, *qu'après ce qui s'est passé entre lui & moi, il*

il ne peut plus y avoir de réünion; puisque si je suis coupable, je suis indigne de lui; & que si je suis innocente, il n'est pas digne de moi. Le Prince Georges fut tellement irrité de ce refus, qu'il sollicita son Beau-pere à consentir qu'il fit casser son Mariage dans les formes; & ce Prince y ayant donné son aveu, le Prince Georges fit assembler les Consistoires d'Hanover & de Zell, qui déclarerent le Mariage de ce Prince nul, lui permettant de se remarier, sans toutefoi que la Princesse sa femme pût joüir des mêmes droits.

Ce Divorce fut un des derniers ouvrages de l'Electeur de Hanover. Il devint quelque-tems aprés paralitique, & en même-tems fut attaqué d'une colique qui ne lui donna presque point de relâche pendant deux ans, & se voyant à la fin de ses jours, il envoya prier le Duc de Zell son frere, de venir recevoir ses derniers embrassemens. Le Duc de Zell s'étant rendu à Hanover, l'Electeur lui fit assurer par serment qu'il ne rendroit point la liberté à sa fille, & qu'il ne feroit aucun changement dans la succession de ses Etats qui demeureroient au Prince Georges, le Duc de Zell lui promit tout, & tint sa promesse. La Comtesse de Plate ne survecut guéres à l'Electeur, elle mourut deux ans aprés lui, & ces deux années furent pour

elle

elle une suite continuelle de maux pareils à ceux que l'Electeur avoit souffert. Un Medecin de Hambourg entreprit de la guérir, & la faisoit baigner deux fois par jour dans du lait; la Comtesse croïoit faire une grande charité de donner ce lait à des pauvres.

La mort de l'Electeur, porta cependant quelqu'adoucissement à la prison de la Princesse. La Duchesse obtint la permission pour elle & quelques Dames de Zell, de pouvoir aller passer de tems en tems quelques jours avec elle. Cette infortunée Princesse suportoit sa disgrace avec une constance admirable, ses occupations étoient la lecture & la promenade. Elle vécut dans cet état plusieurs années pendant lesquelles elle aprit que Mademoiselle de Molk qui avoit été enfermée dans la Tour de Nieubourg, s'étoit échapée à ses Gardes & s'étoit retirée à Vienne. Cette fille eut le courage de se laisser aller en bas de la hauteur de cent quatre-vingt pieds; elle fit quatorze lieuës d'Allemagne, à pied, pour sortir des Etats d'Hanover.

Le Duc de Zell étant venu à mourir sans vouloir voir, ni pardonner à la Princesse sa fille, cette mort aporta un grand changement à la fortune de la Duchesse de Zell. Le Princes Georges devenu par cette mort

sou-

Souverain de ce Païs, se laissoit entierement gouverner par Bernstorf qui occupoit auprès de lui la place du Comte de Plate, mort après avoir été six ans aveugle. Ce Ministre ne cessa point de chagriner la Duchesse qui eut de la peine à se conserver la liberté de voir sa fille. On l'obligea de quitter le Palais de Zell, quoique le Prince Georges ne vint point l'occuper, & on lui fit toutes sortes d'outrages.

Le Ciel sembloit néanmoins vouloir venger la Duchesse de Zell & la Princesse sa fille, elles virent périr tous leurs ennemis, & leur survécurent. Madame de Wic traîna une vie languissante, & ses infirmitez l'obligerent à garder le lit plusieurs années. Bernstorf ne put se soutenir dans la faveur, & mourut de desespoir de lui avoir servécu. L'Electrice d'Hanover finit ses jours lorsqu'elle étoit le plus près de monter sur le Trône d'Angleterre, ce qu'elle avoit souhaité toute sa vie avec une passion extrême. Le Prince Georges fut le seul favorisé de la fortune, car la Reine Anne étant morte * quelques mois après l'Electrice, il fut reconnu Roi d'Angleterre dans le tems qu'il ne l'esperoit plus. Il passa dans cette Isle & y mena

* Au mois d'Aoust 1724.